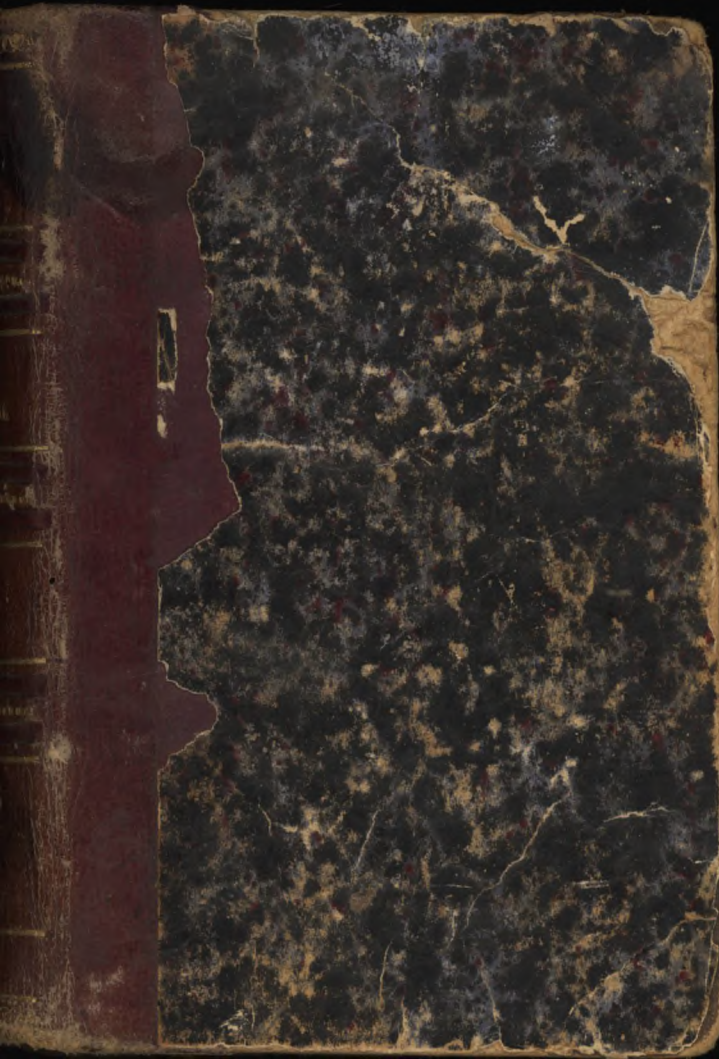






26

L'HOMME
DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

TOME I^{er}.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet,
(OLIVE.)

TOME PREMIER.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^o.

—
1837.

L'HOMME DE LA NATURE

ET

L'HOMME POLICÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Les deux frères; les deux naissances.

DANS une belle allée, ombragée par de grands peupliers, qui se trouvait à l'extrémité d'une immense pelouse, deux hommes se promenaient depuis long-temps : l'un semblait goûter paisiblement les plaisirs de la promenade; l'autre paraissait fort agité; il marchait à grands pas, puis s'arrêtait brusquement pour regarder à l'autre

extrémité de la pelouse, où l'on apercevait deux jolies maisons bâties à la moderne et qui, séparées seulement par quelques toises de terrain, dominaient une colline d'où l'on découvrait à peu de distance la jolie ville de Gisors, le petit hameau de Boisselon, les ruines de l'ancien château de Vaux et plusieurs villages des environs tels que Basin-court, Saint-Éloy et Bernouville.

Ces deux propriétés étant très-voisines et à peu près de la même dimension, elles paraissaient de loin ne former que deux corps de logis de la même habitation; mais en approchant on remarquait entre elles beaucoup de différence.

La première, simple, mais de bon goût, n'offrait rien de remarquable à l'œil du voyageur. La cour, qui se trouvait en avant des bâtimens, était fermée par une grille de fer à chaque coin de laquelle était planté un acacia; dans la cour, il n'y avait ni arbuste ni statues, et la porte du vestibule par lequel on entrait dans l'intérieur de la

maison était presque constamment fermée.

La seconde habitation était bâtie sur un plan semblable. Une cour précédait aussi les bâtimens, mais au milieu de cette cour on avait fait faire un bassin d'une vingtaine de pieds de diamètre, et dans le milieu du bassin un tuyau de plomb indiquait l'intention d'avoir un jet d'eau. Des caisses d'orangers, de lauriers, de grenadiers, et des bancs étaient placés tout autour, probablement pour prendre le frais, ou regarder nager les cygnes que l'on aurait mis dans le bassin si l'eau avait voulu y séjourner : mais, malgré tous les efforts d'un architecte de Gisors et d'un inspecteur des ponts-et-chaussées, le tuyau n'avait jamais envoyé une goutte d'eau, et le bassin, à sec dans plusieurs endroits, offrait dans d'autres quelques petites mares verdâtres, où, au lieu de cygnes, on n'apercevait que des têtards.

La grille d'entrée était dorée; à chaque coin on voyait, en dedans, une statue représentant un gladiateur menaçant son

adversaire, et le personnage était peint en couleur de chair, pour que l'illusion fût plus complète. Le vestibule n'avait point de porte, afin que l'œil pût plonger à travers une salle basse, et apercevoir les jardins. Enfin un berger et sa bergère, en porcelaine coloriée, étaient placés à l'entrée de ce vestibule, et par leur sourire gracieux formaient un contraste piquant avec les poses farouches des Romains tout nus qui semblaient défendre l'entrée de la grille.

Les deux hommes qui se promenaient dans l'allée de peupliers étaient de la même taille, à peu près du même âge; et il y avait, de loin, quelques rapports dans leurs traits; mais, vus de près, on remarquait entre eux beaucoup de différence.

L'un, avec une figure peu régulière, avait dans les yeux quelque chose de spirituel, dans le sourire une expression aimable; sa physionomie était franche, prévenante, ses manières distinguées, et sa tournure élégante.

L'autre avait des traits plus beaux peut-

être, mais ils offraient un singulier assemblage de présomption, de fatuité et de sottise; quelquefois on semblait vouloir donner à tout cela une expression de bonhomie, d'indifférence pour toutes les passions humaines; mais cette bonhomie n'était jamais naturelle; elle laissait percer ce secret contentement de soi-même, indice de l'homme qui se croit infiniment supérieur aux autres. Ce second personnage avait un abord tantôt fier, tantôt ironique; quoique ses manières et son langage fussent toujours polis, un compliment de sa bouche vous satisfaisait moins qu'un simple mot dit par le premier; sa tournure n'était point commune; mais il y avait trop de raideur dans sa démarche, ou il se dandinait avec une complaisance trop affectée pour que tout cela fût sans intention.

Le premier de ces messieurs, celui dont l'agitation semblait à chaque instant devenir plus vive, s'est encore arrêté, et les yeux tournés vers les habitations qui sont à sa droite, il frappe du pied et pousse un

profond soupir. L'autre promeneur s'est arrêté aussi, mais il ne paraît être nullement inquiet ; il vient de ramasser un caillou ; et s'amuse à le lancer dans un petit étang qui est de l'autre côté de l'allée, tout en disant à son compagnon :

« Quand vous vous ferez du mal, mon
» frère, quand vous vous impatienterez!..
» les choses n'en iront pas plus vite... La
» nature a marqué le terme... Tout l'art
» des hommes n'y peut rien... Cela vien-
» dra quand ça devra venir !

» — Ah ! mon frère, que vous êtes heu-
» reux de conserver tant de sang-froid....
» de tranquillité dans un tel moment!...

» — Oui, c'est vrai, j'ai du calme... de
» la tête... Oh ! je puis me flatter d'avoir
» une tête bien heureusement organisée...
» Il y a de tout dans cette tête-là... Mathé-
» matiques, physique, chimie, mécanique,
» sciences, arts, invention... Oh ! inven-
» tion surtout!... J'ai le génie essentielle-
» ment inventif, quand je songe à tous les
» procédés nouveaux dont on aurait pu

» faire usage si l'on avait voulu me croire...
» Et pourtant je n'ai encore que trente-
» huit ans, juste trois années de plus que
» vous : je suis de 68, et nous sommes en
» 1806... Mais non, on n'a pas voulu em-
» ployer mon génie, on a été jaloux de
» mes talens, on a dénigré mes inventions...
» Alors, j'ai vu que les hommes étaient des
» ingrats, je me suis renfermé en moi-
» même, j'ai renoncé à me rendre utile,
» et j'ai dit : Bornons-nous à faire des en-
» fans à ma femme.

» — Pour cela, mon frère, ce n'est pas
» une chose que vous ayez inventée; il me
» semble même que vous avez mis beaucoup
» de temps à l'exécuter.

» — Je pourrais vous en dire autant.

» — Mon frère... n'entendez-vous pas
» des cris ?...

» — Non... je n'entends que les canards
» qui barbotent dans ce ruisseau, et les
» merles qui sifflent au dessus de ma tête....
» Soyez donc tranquille, mon cher Ré-
» monville.... on viendra vous avertir....

» Notre ami Tourterelle n'est-il pas là?...

» — Je ne pense pas qu'il soit auprès de
» ma femme pendant qu'elle est en mal
» d'enfant.

» — Et moi, je ne verrais aucun mal à ce
» qu'il fût près de la mienne... parce que,
» voyez-vous, mon frère? dans un moment
» semblable... il n'y a plus de sexe...

» — Il me semble au contraire que c'est
» dans ce moment là que l'on doit le plus
» de reconnaissance à la femme... Comment
» confondre celle qui souffre tant pour nous
» donner la vie, et celui qui pour cela n'a
» eu que du plaisir?...

» — Ah! mon frère, vous allez trop loin...
» Je ne suis pas d'avis que ce soit tout plai-
» sir pour nous!... Il y a même des circon-
» stances où...

» — Chut... écoutez... Ne nous appelle-
» t-on pas? — Eh! non, encore une fois.
» D'ailleurs n'ai-je pas dit à Rongin, mon
» concierge, de venir vous prévenir dès
» que tout sera terminé... Quant à moi,
» dès que ma femme sera accouchée, j'en

» serai averti... et, qui plus est, je saurai aussitôt le sexe de l'enfant. J'ai donné mes instructions pour cela à Rongin : un pétard si c'est une fille, et trois pétards pour un garçon!...

« — Ah! peu m'importe le sexe... que mon Amélie cesse de souffrir, que j'aie un enfant, ne serais-je pas trop heureux?... Un enfant! Ah! mon frère, quel bonheur ce mot renferme! Ne le sentez-vous pas comme moi, puisque votre femme se trouve, ainsi que la mienne, au moment de vous rendre père?... Quel singulier hasard!.... quel plaisir pour nous deux, mon cher Adrien! nous serons pères le même jour... et si les projets, si les vœux de ces dames se réalisent, que nous ayons l'un une fille, l'autre un garçon.... qui nous empêchera de marier ensemble nos enfans? il est si doux de resserrer les liens de la nature, et de n'avoir pas à sortir du petit cercle où l'on vit pour voir tous ceux que l'on aime! »

M. Adrien Rémonville était en ce moment

occupé à ôter quelques petites plantes qui s'étaient attachées à un de ses pieds; il répondit d'un air presque indifférent et en avançant ses lèvres pour singer la bonhomie :

« Oui, sans doute... c'est fort agréable...
» et nous pouvons faire des projets. D'ail-
» leurs cela n'engage à rien; on peut tou-
» jours faire des projets... Moi, autrefois
» j'avais des vues élevées.... J'avais l'ambi-
» tion d'utiliser mon génie inventif; on n'a
» pas su m'apprécier, tant pis!... Désormais
» je ne me casserai plus la tête pour un
» monde ingrat.

» — Mais, mon frère, vous vous plaignez
» sans cesse des hommes. Vous prétendez
» que vos talens ont été méconnus : il me
» semble que plusieurs fois cependant on
» les a mis à l'épreuve. Il y a huit ans en-
» viron; on vous nomma à un poste im-
» portant; vous étiez chargé de faire partir
» les dépêches du gouvernement. Bientôt
» les courriers cessent d'apporter des nou-
» velles; on s'inquiète, on s'informe, on
» se rend à votre bureau, et on y trouve

» plus de deux cents dépêches qui depuis
» quinze jours devaient être parties!

» — Parbleu !... cela se conçoit; depuis
» quinze jours, moi, je cherchais un nou-
» veau procédé pour faire parvenir les dé-
» pèches plus vite, et je l'avais trouvé, au
» moment où l'on me força à donner ma
» démission de mon emploi.

» — Une autre fois, un gros fournis-
» seur se charge de l'entreprise de nou-
» velles chaises de postes. C'était une belle
» affaire, où l'on devait gagner beaucoup
» d'argent. Il vous met à la tête de son ad-
» ministration. Bientôt toutes ses voitures
» cessent de rouler !

» — Comme c'est malin !.... Parce qu'a-
» vant de les faire rouler, je voulais, moi,
» les perfectionner. J'avais trouvé et je
» trouve encore un grand vice dans la ma-
» nière dont sont tirées les voitures : c'est
» qu'elles offrent à ceux qui sont dedans le
» derrière du cheval en perspective; vous
» conviendrez, mon frère, que cela est
» indécent, et désagréable....

• — Ah! vous vouliez faire marcher les
» chevaux comme les écrevisses? — Non,
» mon frère, non; je ne prétends pas ré-
» former les bêtes; mais j'avais trouvé un
» fort joli expédient; c'était de retourner
» la caisse du cabriolet... par ce moyen le
» voyageur allait en arrière, et il n'avait
» pas la queue du cheval sous le nez. Mais
» je vous le répète, mon frère mon tort
» c'est que j'avais trop de talent, de génie;
» je savais trop de choses, et c'est ce qui
» allumait la jalousie contre moi!.... »

M. Rémonville n'écoute plus son frère. Il s'éloigne de lui avec impatience, et marche à grands pas dans la pelouse, en s'écriant : « Point de nouvelle; je n'y tiens
» plus!.... Je vais aller demander... Mais
» entendre ses cris!.... je n'en ai pas la
» force... Amélie, qui sent tout le mal que
» cela me ferait, m'a ordonné elle-même
» de m'éloigner. »

M. Adrien suit lentement son frère, en disant : « Moi, qui ai les nerfs moins
» sensibles que vous, je serais bien resté

» près de ma femme; mais c'est elle qui ne
» l'a pas voulu : vous savez que je prends
» souvent du tabac; Céleste a prétendu
» que, toutes les fois que j'ouvrais ma ta-
» batière, cela faisait un bruit, un son qui
» lui faisait mal!.... Pur enfantillage!....
» ma tabatière crie un peu, c'est vrai; mais
» cela n'a rien de désagréable; cela imite
» la cornemuse, voilà tout. Certes j'aurais
» été enchanté de recevoir, le premier, no-
» tre enfant dans mes bras; mais comme
» il m'est impossible d'être plus de trois
» minutes sans prendre du tabac, je suis
» sorti de chez ma femme : et j'ai aussi
» bien fait! Car, il y a plus d'une heure
» de cela, et il n'y a pas de raison pour que
» cela finisse aujourd'hui. »

En disant ces mots, M. Adrien Rémonville tire de sa poche une fort belle tabatière, qui, en s'ouvrant, laisse effectivement échapper un son prolongé. Il y puise une ample pincée de tabac, qu'il prend avec une certaine grâce, et s'écrie, en riant :

« Au fait , c'est très - drôle que nos
» deux femmes.... le même jour... à la
» même heure.... Cela ferait présumer
» qu'il y a neuf mois c'était aussi au même
» moment que...

Un petit monsieur, qui venait d'une des deux propriétés, parut en ce moment sur la pelouse. C'était un homme de trente-six ans ; un peu gras, un peu court pour son embonpoint, mais dont la figure, qui souriait continuellement, était fraîche et animée. Ses traits petits, le paraissaient encore plus, cachés par deux joues qui menaçaient de faire totalement disparaître son nez ; mais ses yeux étaient très-vifs, ses dents fort, blanches, et ses lèvres d'un vermillon peut-être trop éclatant. La mise de ce monsieur était soignée, ses favoris étaient peignés avec symétrie, et ses souliers toujours bien luisans.

« Voilà Tourterelle ! » dit M. Adrien Rémonville, en apercevant le petit monsieur ;
« il vient à nous...., c'est qu'il y a du
» nouveau ; cependant je n'ai pas entendu

» les pétards.... est-ce que ma poudre aurait
» fait long feu?... »

» — Comme il vient lentement! » dit
M. Rémonville. — « Bah! vous ne voyez pas
» qu'il court au contraire. »

M. Tourterelle courait en effet sur la pelouse, mais son embonpoint l'empêchait de courir vite, et de temps à autre il s'arrêtait pour reprendre sa respiration, et ôter la rosée qui se mettait sur ses souliers.

« Je n'ose plus aller au devant de lui, » dit M. Rémonville en pâlisant; « s'il venait m'apprendre une fâcheuse nouvelle... »
» Ma pauvre Amélie! C'est à elle seule que
» je pense en ce moment....

» — Je gage que la nouvelle est bonne...
» Voyez... Tourterelle sourit... — Eh! n'est-ce pas toujours ainsi qu'il aborde chacun?... — Vous aurez une fille... moi, un
» garçon... J'ai parié avec le receveur de
» Gisors une poularde du Mans que j'aurais
» un garçon.

» — Ah! que j'aie un garçon ou une fille,
» un enfant n'est-il pas toujours un trésor

» de plus?... Mais Tourterelle approche en-
» fin. Eh bien ! mon ami, qu'elle nouvelle ?..
» Parlez... parlez donc... Est-elle accouchée ?
» De quoi ? »

Le petit homme, qui continuait de courir sous lui, s'arrête tout-à-coup, et porte la main à sa jambe gauche, en s'écriant :
« Aïe ! une ortie !... »

» — De quoi dit-il que votre femme est
» accouchée ? » dit Adrien en prenant sa tabatière ; « je n'ai pas bien entendu. »

M. Rémonville court à Tourterelle, qui continuait à se frotter la jambe au lieu d'avancer, et il lui répète avec une espèce d'emportement : « De grâce, monsieur, que venez-vous nous dire ? »

Le petit homme relève alors la tête, et, tâchant de cacher la grimace qu'il faisait en se grattant, sous son sourire habituel, il prend la main de M. Rémonville, en s'écriant :

« Recevez mes complimens, monsieur
» Rémonville. J'ai voulu être le premier....
» J'étais là-bas... entre vos deux maisons....

» et je courais sans cesse de l'une à l'autre ,
» en criant : Est-ce fait ?... — Eh bien ! mon
» Amélie est accouchée ?... — Oui , mon cher
» monsieur , heureusement accouchée , et
» d'un beau garçon...

» — Elle est accouchée ! J'ai un gar-
» çon !... je suis père.... Ah ! monsieur
» Tourterelle... Ah ! mon frère !... »

Et M. Rémonville se jette dans les bras du nouveau-venu , de son frère , il les embrasse , les étouffe ; puis les quitte en s'écriant : « Je vais le voir... je vais embrasser ma femme et mon fils ! »

M. Rémonville est déjà dans sa maison , que ces deux messieurs sont encore à la place où il les a laissés ; l'un , arrangeant la rosette de sa cravate qui a été froissée dans les embrassemens de son ami ; l'autre , tâchant de composer sa figure , qui s'est extrêmement allongée en apprenant que son frère avait un garçon.

M. Adrien se décide à tirer de nouveau sa tabatière de sa poche , et pendant qu'il lui fait jouer de la trompette , il dit à demi-

voix? « Mon frère a un garçon... c'est
» drôle.... j'aurais cru qu'il aurait une
» fille... Cependant j'ai parié une poularde
» du Mans que j'aurais un fils... et ma
» femme qui n'accouche pas en même
» temps que sa belle-sœur... c'est désagréa-
» ble. Dites-moi donc, mon cher Tour-
» terelle, pourquoi ma femme n'est-elle
» pas accouchée? »

M. Tourterelle, qui venait seulement de finir d'arranger sa rosette, se pose comme un maître d'armes devant son interlocuteur en disant : « Est-elle bien faite ?

» — Qui? ma femme?... Elle est mou-
» lée. — Non, je vous demandais si elle
» n'était pas un peu chiffonnée.. — Chif-
» fonnée!.. à vingt-huit ans!... avec une
» santé.... une fraîcheur ! la plus belle
» femme du Vexin normand!...

» — Mon cher ami, vous ne m'entendez
» pas ; je vous parlais de ma cravate que
» votre frère a totalement dérangée en me
» pressant dans ses bras... Quant à ma-
» dame votre épouse, personne plus que

» moi ne lui rend justice : une taille ! une
» grâce ! une tournure ! — Oui, je crois,
» sans trop de présomption, que nous fai-
» sons un assez joli couple !... C'est pour
» cela que j'aurais été bien aise d'avoir un
» fils... J'avais même déjà des idées... des
» projets... Oh ! je ne l'aurais pas élevé
» comme tout le monde !... je n'aime pas
» les routes battues.

» — Moi, je n'aime pas ces pelouses
» avec des herbes hautes : cela vous cache
» les ronces, les orties ; on se pique, il
» vous vient des empoules, et c'est fort
» désagréable !

» — Après tout, qu'importe, que ce soit
» une fille ou un garçon !... Ne suis-je pas
» maintenant retiré du monde, et revenu
» de toutes ses vanités ?... Je suis un bon
» campagnard.... J'ai huit mille livres de
» rentes, et je plante tranquillement mes
» choux !....

» — Ah ! vous êtes un véritable philoso-
» sophe, mon cher M. Adrien. — Eh !
» mon Dieu, mon ami, je l'ai toujours

» été... J'aurais donné mon temps, mes
» talens à mes concitoyens, ce n'était cer-
» tainement pas par ambition... — Qui le
» sait mieux que moi?... Vous l'homme le
» plus champêtre du département!..... —
» On ne m'a pas employé, tant mieux pour
» moi... je vivrai plus heureux.... Après
» tout, et en y réfléchissant bien... je crois
» qu'il me sera beaucoup plus agréable
» d'avoir une fille...

» — Je suis de votre avis : il n'y a rien
» de gentil comme une fille!...

» — Une fille s'élève tranquillement....
» c'est une compagnie pour la maman....
» on n'a pas d'inquiétude à avoir... on lui
» donne une dot, et on la marie, ça va
» tout seul!....

» — Oui, une fille, cela peut aller tout
» seul.

» — Ensuite, une fille, alors même
» qu'elle n'aurait pas un grand génie.....
» qu'elle serait bête même, pourvu qu'elle
» se tienne bien en société, qu'elle fasse
» agréablement la révérence, qu'elle soit

» sage et modeste, n'est-ce pas suffisant ?
» — Certainement, que c'est suffisant ;
» et il n'y a aucun inconvénient à ce qu'une
» fille soit bête.

» — Tandis qu'un garçon !... qu'elle dif-
» férence !... Il faut absolument qu'un gar-
» çon ait de l'esprit, du génie même, sur-
» tout quand il descend d'une famille dis-
» tinguée.

» — Oui, un garçon est obligé... tenu à
» avoir de l'esprit... C'est ce que mon père
» m'a répété cent fois !

» — Et puis, un garçon !... Combien de
» tourmens cela peut nous causer !... que
» d'inquiétudes... de peines pour en faire
» quelque chose de bon !... Et qui sait en-
» core si on réussira ?

» — Ma foi... vous avez raison ; on n'en
» sait rien du tout.

» — Je desirais un garçon, mais qui m'eût
» dit que mon fils ne serait pas devenu un
» très-mauvais sujet ?...

» — Les garçons tournent souvent en
» mauvais sujets.

» — Qui me dit que ce garçon n'eût pas
» été un dissipateur ?

» — Les garçons dépensent beaucoup
» en général.

» — Qui me dit que ce garçon ne serait
» pas devenu libertin ?...

» — C'est juste !... pourquoi ne serait-ce
» pas un libertin ?

» — Qui me dit, même, que ce garçon
» ne deviendrait pas un voleur ?... — Au
» fait... qui empêcherait que ce ne fût un
» voleur ?

» — Ah ! mon cher Tourterelle !... on
» désire des enfans ; on ne sait pas ce qu'on
» demande ! on ne réfléchit pas, on ne
» songe pas à tout ce qui peut résulter de
» la naissance d'un enfant !... Mais, comme
» je vous le disais, au moins avec une
» fille... »

En ce moment une explosion se fait entendre. Le bruit partait de la maison au bassin.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » demande M. Tourterelle. — « Je sais ce que

» c'est, » répond Adrien, dont la figure s'allonge encore plus en voyant que le bruit ne continue pas. « C'est un pétard... Cela » m'annonce que ma femme vient d'accoucher d'une fille... »

M. Tourterelle allait faire son compliment au papa, lorsque deux autres pétards partirent presque au même instant.

A ce bruit, la figure d'Adrien Rémonville a entièrement changé. Il fait un saut en l'air, il bat des mains, il frappe sur le ventre de son ami, il est rayonnant, et peut à peine s'écrier :

» C'est un fils!... c'est un garçon!... j'ai » aussi un garçon. Ah! mon ami!... mon » cher Tourterelle!... que je suis heureux!... »

Et après avoir aussi froissé dans ses bras le complaisant ami, M. Adrien court vers sa demeure en sautant, en dansant, en faisant mille folies.

M. Tourterelle, qui allait le complimenter sur la naissance d'une fille, le regarda

courir et sauter dans la plaine d'un air étonné. Puis, examinant le désordre apporté de nouveau dans sa toilette, il s'écrie : « Voilà deux garçons dont la naissance m'a valu de bien rudes embrassades... Ouf!... C'est heureux que ces dames n'aient point eu de jumeaux... car les papas m'auraient étouffé!.... Et tout cela pour deux petits garçons qui seront peut-être méchants comme des ânes..... J'aime bien mieux les petites filles, moi ! »

Après s'être rajusté, et avoir passé en revue toutes les parties de son costume, le petit monsieur reprend le chemin de la pelouse, en regardant avec attention s'il ne pose pas ses pieds sur des orties.

CHAPITRE II.

Le concierge Rongin.

LA maison toute simple qui était sur la gauche de la colline appartenait au plus jeune des Rémonville, qui cependant aurait pu, à juste titre, afficher plus de luxe que son frère, car il possédait douze mille francs de rente, tandis que M. Adrien n'en avait plus que huit ; cette différence dans leurs fortunes, qui avaient été égales à la mort de leur père, provenait de celle qui existait dans leur esprit, dans leur caractère. Le cadet avait les goûts simples et bornés ; Adrien, au contraire, avait toujours eu la prétention d'être quelque chose, et de faire parler de lui.

Les inventions ruinent quand elles ne réussissent pas ; Adrien avait dépensé de l'argent dans des essais, dans des mécaniques nouvelles ; il y avait réussi comme dans son emploi pour les dépêches et les voitures. Voyant qu'on ne l'écoutait plus ou qu'on se moquait de lui, M. Adrien avait affecté le plus profond mépris pour le monde, et s'était fait misanthrope pour être au moins quelque chose.

Pendant quelque temps il avait fui la société ; retiré dans la maison de campagne qu'il venait d'acheter tout à côté de celle de son frère, il ne voulait y recevoir personne, tenait constamment ses volets fermés, et ne sortait que le soir, fuyant la rencontre d'un paysan et ne se promenant que dans les endroits isolés. C'est à cette époque qu'il avait fait placer contre sa grille les deux gladiateurs qui semblaient menacer les passans.

Adrien espérait que cette conduite attirerait l'attention générale, que dans tout le canton on le citerait comme un être sin-

gulier, que les hommes le regarderaient avec curiosité, et que les petites filles auraient peur de lui.

Mais le pauvre Adrien avait du malheur : on ne fit aucune attention à sa manière de vivre ; son frère, qui d'abord l'avait vivement sollicité de venir souvent le voir, le laissa en repos dans sa maison ; et les petites filles passèrent à côté de lui sans frémir, parce qu'il n'y avait rien dans sa personne qui ressemblât à *Robert le Diable* ou à la *Mère Grand*.

Ennuyé de faire le misanthrope seulement pour son portier et son jardinier, Adrien changea encore de manière de vivre : il retourna dans la société, revit le monde ; alors il se fit bonhomme, mais bonhomme caustique, bonhomme railleur quelquefois ; ce n'était qu'un faux bonhomme enfin, car il faut beaucoup d'esprit pour soutenir avec talent un caractère qui n'est pas le nôtre, et M. Adrien grimaçait quand il voulait être naturel.

Son frère venait d'épouser une demoiselle.

selle jolie, aimable, bien élevée et qui avait une honnête aisance. Adrien se maria avec une jeune personne qui n'avait rien et sur le compte de laquelle couraient quelques histoires peu rassurantes pour un mari ; mais en faisant ce mariage , Adrien voulut encore prouver qu'il était au-dessus des propos des mauvaises langues. C'est à cette époque qu'il fit placer un berger et une bergère à la porte de son vestibule. Malgré cette différence de caractère , les deux frères vivaient en assez bonne intelligence. Le cadet , qui avait de l'esprit , cédait ordinairement à l'aîné , et celui-ci , qui dans le fond n'était pas méchant , devenait assez sociable avec les personnes qui semblaient vaincues par ses raisonnemens. Les belles-sœurs se voyaient aussi , mais elles s'aimaient peu ; il n'y avait aucune analogie dans leur manière d'être , et les liens du sang n'étaient pas là pour faire passer sur la différence des caractères ; on se voyait parce qu'on demeurait tout près l'un de l'autre , qu'à la campagne on est bien aise

de trouver à côté de soi de la société, et que, depuis qu'il avait renoncé à être misanthrope, M. Adrien s'ennuyait en tête-à-tête avec sa femme.

Quant à M. Tourterelle, que nous venons de laisser au milieu de la pelouse, c'était un ami des deux frères, un commensal des deux maisons. Propriétaire à Gisors d'une filature assez médiocre, il s'était retiré des affaires pour se livrer entièrement à son penchant pour la galanterie. M. Tourterelle était un adorateur du beau sexe; il ne pouvait pas voir une femme sans soupirer; un joli pied lui donnait des palpitations, et un sein bien blanc lui causait des vertiges: il était devenu la terreur des maris de Gisors. Malgré cela, les frères Rémonville le recevaient avec plaisir, et ne paraissaient nullement le craindre; le cadet se fiait à l'amour, à la vertu de sa femme; et l'aîné se regardait dans une glace avec complaisance, bien persuadé que jamais nul mortel n'oserait jouter avec lui. Tourterelle se rendait donc souvent aux deux habita-

tions , qui n'étaient pas à un quart de lieue de la ville ; on remarquait cependant qu'il donnait la préférence à la demeure d'Adrien , et qu'il était plus assidu près de la sensible Céleste que chez madame Amélie Rémonville.

Tout était en l'air dans les deux maisons. Deux marmots de plus venaient d'y apporter la joie , le bonheur et cette agitation qui accompagne toujours un pareil événement. M. Rémonville embrassait sa femme , son fils , ses gens ; il était dans l'ivresse , et la sienne était si vraie , si franche qu'il était difficile de ne point la partager. D'ailleurs M. Rémonville était aimé de ses domestiques parce qu'il n'était jamais injuste et colère avec eux. Le désordre fut bientôt réparé , le calme rétabli ; Rémonville sentit que , dans la situation de sa femme , une joie paisible convient mieux que de bruyans témoignages de contentement. Amélie avait décidé qu'elle nourrirait son enfant : il n'y avait donc point de nourrice à chercher. Rémonville alla s'asseoir près du berceau

de son fils, et se livra en paix aux sentimens que faisait naître dans son ame la vue du nouveau-né.

Chez Adrien, la scène était différente. Madame avait été fort effrayée par l'explosion des trois pétards; ayant appris que son mari était l'auteur de cette surprise, elle lui fit la moue lorsqu'il vint pour la féliciter. Les cris de son fils lui faisaient déjà mal à la tête; il fallut l'emporter bien vite de sa chambre. Pendant que le jardinier était allé à Basincourt chercher la nourrice, le papa avait pris son héritier dans ses bras, et il le promenait en triomphe dans toutes les pièces de sa maison.

M. Tourterelle venait d'arriver devant la demeure d'Adrien, et, suivant son habitude, le concierge ne se pressait pas d'ouvrir. Enfin, quand Tourterelle eut sonné de nouveau, un homme sec et jaune, ayant passé la quarantaine, dont la figure rabougrie exprimait continuellement la mauvaise humeur, et qu'une cicatrice au-dessus de l'œil droit enlaidissait encore, parut à l'ex-

trémité de la cour et se dirigea lentement vers la grille en murmurant : « On y va !... »
« Eh mon Dieu... Tout le monde semble »
« s'être donné le mot ici pour faire du »
« vacarme, et tout cela pour la naissance »
« d'un enfant... Comme si c'était une chose »
« extraordinaire que la naissance d'un en- »
« fant ! Jadis on ne faisait pas tant de tapage »
« quand un garçon venait au monde. »

« — Monsieur Rongin, je suis à la grille, »
dit Tourterelle en avançant sa tête d'un air aimable.

« Je le vois bien, Monsieur... et il me »
« semble que je vais vous ouvrir, » répond
Rongin, en faisant la moue, « quoique cela »
« n'ait pas toujours été mon métier, d'ou- »
« vrir les portes... Je me flatte que je n'étais »
« pas né pour servir... »

M. Rongin a ouvert cependant, et Tourterelle entre, en disant : « Eh bien ! on a »
« donc eu un garçon aussi dans cette mai- »
« son... ? — Parbleu !... n'avez-vous pas en- »
« tendu le tapage ?... C'est pour cela qu'on »
« m'a fait tirer des pétards... J'ai manqué »

» d'être éborgné au troisième !... Est-ce
» que je suis habitué à tirer des artifices ,
» moi. Ce n'est pas que j'aie peur de la
» poudre... Je porte sur le visage des mar-
» ques de ma bravoure. Mais ici on vous
» met à toute sauce , sans avoir aucune
» considération pour ce que les gens ont
» été... Ah !... si on m'avait dit, il y a vingt-
» cinq ans, que je tirerais des pétards pour
» un maître ! — M. Rongin , où est mon
» ami Adrien ?... Madame se porte-t-elle
» bien ?... Puis-je me présenter chez le
» papa ?... — Ah ! mon Dieu , vous allez le
» trouver... Il est quelque part... par là
» bas , qui promène son marmot... Oh !
» vous entendrez l'enfant crier... Ça va
» être amusant si on le garde ici , comme
» monsieur le veut. Est-ce que la nour-
» rice ne serait pas mieux chez elle ?... Est-
» ce que les enfans ne s'élèvent pas aussi
» bien chez le père nourricier ?... Moi, j'ai
» été en nourrice dans les environs de
» Rouen : et pourtant ma mère avait bien
» le moyen d'avoir une nourrice chez elle

« si elle l'avait voulu... C'est que je suis né
 » de parens riches et établis, sans que ça
 » paraisse; et si je sers, ce sont les évé-
 » nemens et la révolution qui en sont
 » cause!... »

Tourterelle se dispense d'écouter le concierge. Il le laisse repousser la grille en murmurant, et continuer ses doléances dans la cour, qui est toujours sale, parce que, au lieu de la bien balayer et de faire soigneusement son ouvrage, M. Rongin préfère se plaindre du sort, et grommeler contre ses maîtres.

Tourterelle a trouvé son ami Adrien se promenant dans un salon du rez-de-chaussée avec son fils à demi nu dans les bras : car, à force de tourner et de retourner l'enfant, le papa avait défait une partie des langes qui le couvraient, et le marmot, qui ne demandait qu'à gigoter en liberté, donnait, à chaque minute, de son genou ou de son pied dans le nez de monsieur son père.

« — Le voilà, mon cher Tourterelle, le

» voilà cet enfant pour lequel j'avais parié
» une poularde... Hein?... Voyez, qu'il est
» beau!... qu'il est fort!... Ah!... mon frère
» a un garçon.... Pardieu! j'en ai un aussi,
» moi... J'étais certain d'en avoir un... Fai-
» tes-moi donc compliment, mon ami, de
» ce que j'ai un fils...

» — Mais, » dit Tourterelle après avoir embrassé l'enfant qu'on lui met sous le nez, « mais... il me semble que tout à l'heure vous disiez que vous aimeriez mieux une fille.

» — Je n'ai pas pu dire une bêtise comme cela, monsieur Tourterelle, » s'écrie Adrien en s'asseyant sur un sofa, « qui est-ce qui ne désire pas avant tout un garçon... un héritier de son nom, de son génie?... Qu'il me vienne des filles après, je les prendrai... Ça me sera égal. Mais le premier doit toujours être un garçon!... C'est si gentil, si noble, si agréable d'avoir un héritier!... »

Ici M. Adrien est obligé de se lever et de promener l'héritier qui fait des cris per-

çans , parce que le sein d'une nourrice lui serait plus agréable que les caresses de son père.

« Cette nourrice est bien longue à venir, »
dit le papa en marchant dans le salon pour tâcher de calmer le marmot, « j'ai pourtant »
recommandé à François de toujours courir »
jusqu'au village... Ah ! Tourterelle, vous »
verrez cette nourrice-là ! Une femme superbe!... un teint frais!... des formes »
athlétiques!... et du lait!... elle enfoncerait une vache!... C'est moi qui l'ai »
choisie.... ma femme ne s'est mêlée de rien... Vous savez d'ailleurs que j'aime »
assez que tout se fasse par mon ordre »
chez moi. Je n'aurais pas été confier mon »
fils à quelque paysanne laide et misérable!... — D'où est votre nourrice ? — De »
Basincourt, à une demi-lieue d'ici... C'est »
la femme de mon fermier Jean-Claude, »
rien que cela.... — Diable!.... la femme »
d'un fermier!... — Elle consent à nourrir »
mon fils, parce que c'est mon fils... Vous »
comprenez que je comblerai ces gens-là

» de bienfaits, et ces paysans aiment tant
» l'argent! — Et puis, quand vous voudrez
» voir votre enfant... Basincourt est si près...
» — Oh! la nourrice ne nous quittera
» pas!... Elle logera ici, dans un pavillon
» du jardin... Je ne veux pas perdre mon
» fils de vue... Diable!... j'ai des projets
» sur ce garçon-là... — Et le fermier con-
» sent à cela?... — Parbleu!... est-ce que
» ces gens-là ont des volontés?... D'ailleurs,
» ce Jean-Claude ne s'avise-t-il pas d'être
» jaloux de sa femme? et, comme je lui ai
» dit qu'une fois chez moi, on ne la perdrait
» de vue ni le jour ni la nuit, cela m'a
» paru lui faire grand plaisir. Vous enten-
» dez bien qu'il n'est pas toujours à sa ferme,
» et, pendant qu'il est aux champs, ma-
» dame Jean-Claude peut fort bien... Ah!
» ah!... ces pauvres paysans!... Mais ici,
» je réponds d'elle à son mari!...

» — Ah ça, voilà les projets de ces dames
» détruits : vous savez que l'on comptait
» marier le cousin à sa cousine.

» — C'est un plan que je regrette peu :

» Entre nous, je suis certain que mon frère
élèvera ses enfans dans la vieille routine...
» Il en fera des enfans... comme tous les
» enfans.... Tandis que moi, ce n'est plus
» ça. J'ai d'autres desseins !... Dieu merci,
» je connais le monde.... j'en ai par dessus
» la tête, du monde !... On travaille, on
» étudie, on se ruine la santé, et tout cela,
» pourquoi, Tourterelle ?... répondez-moi,
» pourquoi ?

» — Mais... » dit Tourterelle en se grat-
tant la jambe gauche, « c'est pour... c'est
» pour... — C'est pour des ingrats, des en-
» vieux, des jaloux, qui, loin de récom-
» penser ou d'utiliser vos talens, ne cher-
» chent qu'à vous abreuver de dégoûts, à
» s'opposer à vos succès, enfin !... — C'est
» juste.... c'est pour cela. — Et vous croyez
» que je vais lancer mon fils dans la même
» voie.... que je vais lui casser la tête avec
des sciences qui ne lui serviront à rien,
» le fatiguer sur des rudimens, lui donner
» des talens pour un monde égoïste ?... vous
» croyez cela, Tourterelle ? — Non.... je

» n'ai pas dit que je le croyais. — Vous
» voyez bien ce beau garçon-là?... Tais-toi
» donc, mon fils... Cette nourrice est d'une
» lenteur!... Ce garçon-là, Tourterelle,
» savez-vous ce que j'en ferai? — J'attends
» que vous me le disiez... — Voulez-vous
» vous taire, petit drôle?... Eh bien! mon
» cher ami, j'en ferai un homme!.... —
» Ah! vous ferez un homme.... de votre
» fils? — Oui, mon ami; mais non pas un
» homme comme les autres, non pas un
» homme qui souffrira les caprices et les
» boutades des autres... non pas un pauvre
» garçon bien pâle, bien savant ou bien
» efféminé!... J'en ferai un gaillard que
» ne gâteront ni les pédans, ni les colléges,
« et qui apportera dans le monde cette
» franchise, cette candeur, cette rondeur
» qu'il tiendra de son père... un garçon
» qui n'aura point ce vernis, ce poli que
» vous appelez de l'éducation, et que, moi,
» je nomme de la fausseté... J'en ferai un
» homme de la nature, enfin!

» — Un homme de la nature!... » dit

Tourterelle en s'éloignant un peu du marmot, qui, tout en criant et en gigotant, avait répandu dans l'air un parfum qui n'était pas celui de la rose. « Mais oui, en » effet... je crois qu'il y aura de la nature » dans cet enfant-là...

« — Tenez, Tourterelle, examinez ce » front, ces yeux.... ces jambes taillées en » force... Taisez-vous, polisson... Examinez » ce gros ventre.... Voulez-vous examiner » aussi... ?

« — Non, non, c'est inutile, je vois que » l'enfant se porte très-bien... Mais qu'en » tendez-vous particulièrement par homme » de la nature ?

« — J'entends que je lâcherai la bride à » mon fils, et que je lui laisserai la liberté » de ne faire que ce qui lui fera plaisir. » Vous comprenez qu'il en conservera plus » de franchise, plus de rondeur dans ses » manières. Tenez, mon cher Tourterelle, » je vais vous faire une comparaison qui » vous frappera : N'aimons-nous pas cent » fois plus le fruit qui a encore toute sa

» fleur, la pêche avec son duvet velouté,
» que lorsque la main du marchand, tout
» en l'ornant de fleurs et de feuilles, a ef-
» facé cette première fraîcheur de la na-
» ture?—C'est juste, et je vous comprends :
» un homme de la nature, c'est un homme
» qui a conservé son velouté. — Oui, mon
» ami, c'est cela même, et je veux que
» mon fils garde cette fraîcheur, ce duvet...
» ce... Il faut que cette nourrice se soit
» perdue en chemin... François est d'une
» lenteur... La domestique ne peut pas quit-
» ter madame... J'ai envie d'envoyer Rongin
» au village. »

M. Adrien s'approche d'une croisée qui donne sur la cour; il appelle Rongin trois fois avant que celui-ci se décide à répondre. Enfin, à la quatrième, le concierge quitte un vieux volume dépareillé des *Mystères d'Udolphe*, et répond : « Eh bien ! qu'est-ce
» encore ? On y va... une minute. On ne
» peut pas être à tout !... »

M. Adrien est allé se rasseoir près de Tourterelle, qui voudrait bien aussi que

la nourrice arrivât. Le papa recommence à bercer son fils, en disant : « Mon frère a » un garçon. J'en suis bien aise... Il va l'é- » lever... comme on élève les enfans ; il » voudra en faire un Voltaire, un Tacite, » un Pic de La Mirandole ! Il n'en fera » peut-être qu'un pédant ou un imbécile. » Moi, je vais suivre une autre route, nous » verrons lequel de nous deux aura mon- » tré le plus de discernement... Ce qui » m'occupe maintenant c'est de savoir com- » ment je nommerai mon fils.

» — N'est-ce pas le parrain qui donne » le nom ? — Oui : mais le parrain est un » vieil oncle de ma femme qui s'appelle » Hector et qui veut donner ce nom-là à » son filleul ; certainement je n'appellerai » jamais mon fils Hector... Cela n'est pas » assez naturel... Je voudrais un nom.... » qui ne fût ni rustique ni prétentieux... » ni... Diable ! c'est très-difficile à trouver, » un nom... Aidez-moi donc, Tourterelle.

» — Il me semble que Jean... — Ah ! fi » donc !... Tous les paysans s'appellent

» Jean... Jean-Claude, Jean-Louis, Jean-
» Marie! — Les paysans sont des hommes
» de la nature. — Oh! mon ami, vous n'y
» êtes plus!... Ceux-là sont d'une nature
» rustique, épaisse, lourde; tandis que mon
» fils... Taisez-vous, petit... Mon fils doit
» nécessairement naître avec des sentimens
» d'une tout autre espèce, et c'est ce qui
» fera le charme de son naturel.

» — Eh bien! Édouard... Alfred. C'est
» assez joli, cela. — Oui, mais ce sont des
» noms de romans : un homme de la nature
» ne doit pas s'appeler Alfred. — Adonis?
» — C'est de la mythologie, et vous con-
» viendrez que rien n'est plus loin de la
» nature. — Télémaque? — C'est de la
» fable. — Clovis? — C'est de l'histoire
» — Tircis? — C'est trop pastoral. —
» Galaor? — C'est trop chevaleresque. —
» Isaac? — C'est trop juif. — Ma foi! mon
» cher ami, vous me mettez au bout de
» mon rouleau. »

Les deux amis étaient depuis quelques minutes enfoncés dans leurs réflexions;

mais Tourterelle, loin de se casser la tête pour trouver un nom qui pût plaire à M. Adrien Rémonville, ne cherchait plus en silence que ce qu'il pourrait mettre sur sa jambe pour calmer la démangeaison que lui causait la piqûre des orties.

Tout-à-coup le papa se lève en poussant une exclamation de joie, et ce mouvement subit fait jeter de nouveaux cris à l'enfant.

« Je l'ai trouvé, mon cher Tourterelle,
» je le tiens... J'ai ce que je cherchais... —
» Moi, j'ai beau chercher, je ne trouve
» pas ce que je veux. — Ne cherchez plus,
» vous dis-je; j'ai mon affaire... Un nom
» absolument tel que je le voulais... un
» nom qui coïncide parfaitement avec mes
» projets sur mon fils... Je veux en faire
» un homme de la nature; je le nomme
» Adam!... — Adam!... — Eh! oui, Adam...
» Quoi de plus simple, de plus naturel...
» le nom du premier homme!... Ma foi,
» si celui-là n'était pas l'homme de la
» nature, je ne sais pas où il faudra le
» chercher! — En effet... Oui... Adam....

» Il y a eu aussi un fameux menuisier de
» ce nom-là qui faisait des vers... — Il n'est
» pas question de menuisier!... Je donne
» à mon fils le nom de la créature dans
» toute son innocence... Je veux qu'il soit
» le premier de son siècle dans son genre...
» Je veux qu'il méprise des concitoyens in-
» grats... qu'il n'emploie son génie que
» pour lui, et qu'il ne se ruine pas à don-
» ner des dîners à des gens qui ne lui en
» auront aucune obligation, parce que le
» premier homme ne s'est jamais avisé de
» tout cela... Viens, mon petit Adam...
» embrasse ton père... enfant de la nature...
» et moque-toi du reste! »

Le petit Adam criait, pleurait encore plus fort. Tourterelle n'y tenant plus, et n'ayant pas de coton à mettre dans ses oreilles, allait y fourrer des boulettes de papier.

» Maudite nourrice!... elle laissera mon
» fils mourir de faim, » dit le papa en se promenant de nouveau dans le salon. —
» Je crois, mon cher ami, que vous devriez

» appeler votre bonne... — Non, non; ma-
« dame peut avoir besoin d'elle ; je ne veux
» pas qu'elle s'éloigne de sa maîtresse. Mais
» il me semble que j'avais appelé Rongin...
» — Oui.... il y a même assez long-temps ;
» mais votre concierge n'a pas l'habitude
» de venir quand on a besoin de lui. —
» Que voulez-vous, mon ami ? Rongin est
» un homme pour qui j'ai des égards...
» C'est un pauvre diable qui a eu des mal-
» heurs... Il n'était pas né pour servir...
» Oh!... j'ai vu ça tout de suite en le pre-
» nant chez moi!... Rongin a été parfaite-
» ment élevé... d'une très-bonne famille...
» Il m'a assuré que son père portait l'épée...
» et lui-même... Malgré cela je voudrais
» pourtant bien savoir ce qui l'empêche de
» venir dès que je l'appelle. Rongin ! Ron-
» gin ! »

Enfin la porte du salon est lentement entr'ouverte, et le concierge paraît sur le seuil, où il ne fait qu'une demi-grimace, parce qu'il aperçoit son maître devant lui.

« Qu'est-ce qu'on me veut?... Qu'est-

» ce qu'il y a?... — Ah! vous voilà, Ron-
» gin... Il y a fort long-temps que je vous
» appelle... Où étiez-vous donc? — J'étais
» chez moi, Monsieur, comme c'est ma
» coutume... Monsieur sait bien que je n'ai
» pas l'habitude d'aller bavarder dans la
» cuisine avec les bonnes... Ça n'est pas
» mon genre. Quand on me verra caque-
» ter avec les cuisinières, on pourra faire
» une croix sur la cheminée, d'autant que
» d'ailleurs... — C'est bien, c'est bien, Ron-
» gin; je connais vos bonnes manières...
» Dites-moi : François n'est donc pas en-
» core revenu de Basincourt avec la femme
» de Jean-Claude? comment se fait-il qu'il
» tarde si long-temps?... — Je ne sais pas
» ce que fait François. Je n'ai pas l'habi-
» tude de le fréquenter... Mais quant à ce
» que je disais tout à l'heure à monsieur,
» je tiens à ce qu'il sache que je ne hante
» pas les cuisines, et que j'aime mieux res-
» ter dans ma *petite locale*, au vis-à-vis de
» moi-même.

» — Pour un homme qui a porté l'épée, »

dit tout bas Tourterelle à Adrien, » il me
» semble qu'il a parfois de singulières locu-
» tions. — Mon ami, quand un homme a
» eu de grands malheurs, il lui est bien
» permis de prendre quelquefois un mas-
» culin pour un féminin.... »

Pendant que les deux amis parlent bas, Rongin prend gravement sa prise de tabac, puis il continue de pérorer : « Je sais bien
» qu'il y a des concierges que l'on voit
» sans cesse avec les autres domestiques....
» qui causent, qui rient, qui boivent avec
» eux... Mais il y a homme et homme....
» et quand on n'est pas né pour la domes-
» ticité, on a toujours en soi-même une
» certaine fierté qui empêche... — C'est
» bon, Rongin ; en voilà assez.... Il s'agit
» maintenant de me chercher cette nour-
» rice. Le petit Adam ne peut pas vivre
» comme cela !

» — Qu'est-ce que c'est que ça, le petit
» Adam ?... »

M. Adrien prend un air sévère et s'écrie :
» M. Rongin, faites attention à ce que vous

» dites. Le petit Adam est mon fils... votre
» jeune maître.... Plus de ces tons-là en
» parlant de lui, je vous en prie; cela ne
» me conviendrait pas du tout. »

Le concierge baisse le nez en murmu-
rant : « Monsieur.... je ne savais pas....
» on ne m'avait pas dit le nom de monsieur
» votre fils... je ne pouvais pas deviner... —
» C'est assez, je vous excuse pour cette fois.
» Mais il me faut sur-le-champ la femme de
» Jean-Claude. Rongin, prenez ma petite
» jument bellotte, montez à cheval.... ga-
» lopez jusqu'à Basincourt, et ramenez la
» nourrice en croupe avec vous. »

Rongin fait une mine d'une aune, et ne bouge pas.

» Eh bien ! Rongin, m'avez-vous en-
» tendu ? — Oui, Monsieur... Mais... que
» je monte à cheval... — Vous devez savoir
» monter..... je vous ai entendu dire, je
» crois, que votre père avait des chevaux.
» — Oh !... certainement... ce n'est pas ça
» qui m'embarrasse....; cependant il y a
» si long-temps...; et je crois que votre ju-

» ment a des caprices..., qu'elle est peu-
» reuse. — Il n'y a pas de bête plus facile
» à conduire. — Mais..., si je m'en vas,
» qui est-ce qui gardera la porte ? — Soyez
» tranquille; c'est mon affaire, cela. —
» Votre affaire..., c'est une façon de par-
» ler..., il me semble que c'est la mienne,
» à moi. — Allons, morbleu ! M. Rongin,
» dépêchez - vous ; vous devriez être déjà
» revenu. »

Le concierge s'éloigne en murmurant, lorsqu'on ne peut plus l'entendre : « Hum !
» ce ton !... Ça n'a aucune considération
» pour les êtres qui ont eu des malheurs...
» Ça croit avoir affaire à des nègres.... Le
» plus souvent, que je resterai sur son
» cheval, quand il faudra descendre la
» colline !... »

Rongin ne se décide qu'avec peine à entrer dans l'écurie ; il chasse de loin le cheval devant lui : mais quand il s'agit de le seller, le concierge, qui ne sait pas comment s'y prendre, tourne et retourne dans ses mains la bride, le mors, la gourmette ;

passant alternativement de la gauche à la droite du cheval, et n'avancant à rien.

M. Adrien, qui par une croisée regarde son concierge, frappe du pied avec impatience et s'écrie : « Eh bien ! Rongin, est-ce pour aujourd'hui ? — Dame ! Monsieur, un moment... Moi je n'étais pas né pour brider les chevaux. »

Tourterelle, qui fait parfois des réflexions assez justes, dit alors à demi-voix : « Il me semble que j'aimerais mieux avoir à mon service quelqu'un qui fût né pour être domestique. »

En ce moment on entend une ânesse braire à peu de distance. Rongin, enchanté de quitter le cheval, court regarder à travers la grille, puis s'écrie : « Voilà François qui amène la nourrice de M. Adam. »

CHAPITRE III.

La famille du fermier.

UNE petite caravane venait d'arriver près de la maison; elle se composait d'abord du jardinier François, jeune garçon de dix-huit ans au plus, mais auquel les travaux de la campagne avaient donné une taille et des formes qui auraient fait honneur à un homme de vingt-cinq ans. Après le jardinier, venait un gros paysan, au teint hâlé, aux mains calleuses, dont les cheveux gras et plats couvraient une tête d'une énorme dimension, et accompagnaient une face large et commune, sur laquelle on remarquait sans cesse une expression de défiance et de niaiserie...

Ce paysan portait un garçon de deux ans sur son bras gauche, et une fille de trois ans sur son bras droit. Derrière lui venaient deux marmots qui pouvaient avoir de cinq à six ans. Enfin, la marche était fermée par une ânesse, qui portait sur une selle à la fermière une grosse commère bien rouge, bien fraîche, bien vermeille, laquelle tenait dans ses bras un poupon de sept mois.

Le concierge a ouvert la grille; François est accouru le premier. A la vue de tous ces bambins dont les chants, les ris et les cris forment déjà un accompagnement aux pleurs du petit Adam, M. Adrien dit au jardinier :

« Pourquoi donc m'amenez-vous tout ce monde-là, François ? — Dame ! Monsieur, c'est la famille de Jean-Claude..... — Je vous ai demandé la nourrice ; je n'ai pas besoin de toute la famille pour donner à téter à mon fils. — Monsieur, ils ont voulu venir tous.

» — S'ils restent tous ici, je n'y resterai

» pas ! » se dit Tourterelle , qui aurait déjà pris congé de son ami si on ne lui avait pas parlé de la nourrice comme d'une fort jolie femme , et M. Tourterelle est trop amateur pour s'éloigner avant de l'avoir examinée.

M. Adrien se rend dans la cour pour recevoir la famille de son fermier. Jean-Claude vient d'arriver avec ses quatre enfans ; il ne reste plus à venir que la fermière avec son poupon ; et celle-ci pique sa monture afin d'entrer au trot chez son nouveau nourrisson. Mais l'ânesse , qui d'abord a paru bien disposée , s'arrête tout-à-coup et regimbe devant la grille ; la vue des deux gladiateurs effraie le pauvre animal. La nourrice ne concevant rien à ce caprice de sa monture , qui est ordinairement plus docile , pique de nouveau la bête : et celle-ci tournant bride subitement , se met à redescendre au grand trot la colline , au lieu d'entrer dans la maison.

M. Adrien vient de frapper amicalement sur l'épaule de son fermier , qui lui

présente Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne ; il se retourne pour chercher la nourrice, mais il n'y a plus personne près de la grille, et M. Adrien, qui commence à s'ennuyer de bercer le petit Adam dans ses bras, demande brusquement à Jean-Claude où est sa femme.

Le fermier la cherche des yeux et s'écrie
« Tiens ! comment ! est-ce que Catherine
» n'est pas entrée ?... Elle venait derrière
» nous. Dites donc, petits : où donc qu'est
» vot' mère ? »

Les quatre marmots sont déjà occupés à jouer, à courir dans la cour, à barboter dans le bassin ; et Rongin, qui est allé se rasseoir dans sa loge, les regarde du coin de l'œil, en murmurant : « Ça va être propre ici... avec cette trolée de paysans !..
» On se trompe bien si on croit que je
» nettoierai les saletés de toute cette mar-
» maille !... »

Jean-Claude et M. Adrien ne comprennent rien à la disparition de la fermière. Mais François, qui n'avait pas perdu de

vue la belle nourrice, s'est aperçu de la retraite précipitée de l'ânesse. Il sort de la cour, et montre à son maître la paysanne que, malgré ses cris, sa monture emmenait au grand trot, et qui n'osait se laisser glisser à terre, tenant un poupon dans ses bras.

« Tiens! faut que notre ânesse ait mangé
» de l'aveine, pour prendre le mors aux
» dents comme ça! » dit Jean-Claude d'un air niais, et en regardant tranquillement sa femme s'éloigner.

« Je ne sais pas ce que votre âne a mangé,
» mais je vois qu'il emporte votre femme :
» et vous restez là sans bouger.

« — Oh! monsieur! gn'y a pas de dan-
» ger!..... Catherine sait se tenir. Tenez,
» voyez plutôt. — Eh, morbleu!.... est-ce
» vous ou votre femme qui venez pour
» nourrir mon fils?... Attends, mon petit
» Adam... on va courir après ta nourrice...
» Holà, François, Rongin!... remuez-vous
» donc, puisque ce Jean-Claude reste là
» comme un terme... Allez retenir ce mau-
» dit âne.

« — Laissez donc , monsieur , laissez
» donc !... puisque je vous dis que gn'y a rien
» à craindre... Faut qu'i' lui ait pris un ca-
» price à c'te bête , qui est , sans compa-
» raison , douce comme vous et moi... Mais
» tenez , v'là Catherine qui lui fait tourner
» la bride et qui vous la ramène tranquille-
» ment par ici... Oh ! Catherine sait con-
» duire. »

En effet , parvenue au bas de la colline ,
l'ânesse s'était calmée , et la fermière , l'ayant
alors fait retourner sur ses pas , revenait
d'un trot plus doux vers la maison.

Mais arrivée devant la grille , et au mo-
ment où M. Adrien se flattait de remettre
enfin son fils dans les bras de sa nourrice ,
l'ânesse , apercevant les deux gladiateurs ,
dresse les oreilles , se retourne brusque-
ment , et redescend de nouveau la colline
au galop , tandis que la fermière crie de
toutes ses forces : « J'voyons ben c'qui lui
» fait peur... Faites donc retirer vos deux
» domestiques qui sont à c'te porte comme
» s'ils voulaient nous battre.... Eh ! mon

» Dieu ! qu'c'est donc bête d'avoir des gens
» déguisés comme ça en tout nu , pour ef-
» frayer les passans ! »

On n'entendait pas les cris de la fermière. Jean-Claude se contentait de rire niaisement en regardant l'âne rebrousser chemin ; les quatre enfans continuaient de se rouler dans la cour, de barboter dans le bassin. Tourterelle s'éloignait d'eux pour ne pas recevoir de l'eau , et Rongin , assis dans sa loge , avait repris le vieux volume des *Mystères d'Udolphe* , comme s'il ne devait plus s'occuper de ce qui se passait dans la maison.

En voyant la nourrice lui échapper encore, M. Adrien devient furieux : il appelle Rongin , pousse Jean-Claude pour qu'il coure après sa femme, et trouvant que tous ces gens-là ne secondent pas assez vite son impatience, il met le petit Adam dans les bras de Tourterelle , et s'élance lui-même à la poursuite de l'ânesse.

Cependant François avait prévenu son maître ; il avait atteint l'âne , aidé Cathe-

rine à descendre de sa monture ; et celle-ci revenait à pied vers la maison , avec son poupon de sept mois dans ses bras.

« Faut ben que j'arrivions à pied ,
» pisque c'maudit animal ne veut pas en-
» trer chez vous , » dit Catherine en faisant la révérence à M. Adrien. Celui-ci s'empresse de saisir le bras de la nourrice , craignant qu'elle ne lui échappe encore ; il ne la lâche pas qu'elle ne soit entrée dans sa maison.

Arrivée dans la cour, Catherine se met à rire aux éclats en regardant les deux gladiateurs. C'est en vain que son mari et son maître lui parlent ; lorsque la grosse comère a un accès de gaîté , ce qui lui prend très-souvent, elle ne peut ni écouter ni répondre avant d'avoir ri tout à son aise.

« Comment ! c'étaient des hommes pour
» de rire , » dit enfin la fermière en se calmant un peu. « Ah ! dame !... qu'est-ce qui
» peut se douter ?.... Oh ! oh ! oh !... C'est
» qu'ils sont bien faits !... il n'leur manque
» rien.... Oh ! oh ! oh !.... C'te farce... Dis

» donc, not'homme... ils ont plus d'mollet
» que toi, ces cadets-là.... Ah ! ah ! ah !....
» En v'là un qui ressemble un brin à not'
» cousin Bertrand !...

» — Tiens!.. tu avait pris ces *estatués* pour
» des personnes véritables, dit Jean-Claude.
» Ah ! passe pour not' ânesse !..... mais, toi,
» not' femme qu'es si futée... — Oh ! j'pa-
» rie ben que tu y as été trompé tout de
» même, la première fois que t'es entré ici...
» et moi qui n'y étais jamais venue... »

M. Adrien interrompt la conversation du mari et de la femme, en disant à Catherine : « Pourquoi donc avez-vous amené
» votre poupon ? vous ne comptez pas sans
» doute le nourrir conjointement avec mon
» fils... Je veux qu'il ait votre sein à lui seul...
» Ça ne sera pas trop pour mon Adam, qui
» est déjà un gaillard. »

Tourterelle, qui tenait gauchement le petit gaillard dans ses bras et suivait M. Adrien, en faisant une figure qui n'annonçait pas qu'il fût bien satisfait de porter le jeune Adam, s'avance alors et présente l'enfant

à son père, en disant : « Mon ami, voici
» votre fils... »

Mais M. Adrien l'éloigne de la main et continue de parler à la nourrice : « Madame
» Claude, il me semble qu'il a été dit que
» votre enfant serait sevré quand vous prendriez le mien... Si vous espérez nourrir les deux ensemble, ça ne peut pas me
» convenir.

» — Oh ! mon dieu, Monsieur, j'aurions
» ben assez de lait pour deux et même pour
» trois, allez !... N'est-ce pas, not'homme ?...
» — Oh ! que oui qu'alle en a... C'est la plus
» forte femme de not' endroit...

» — Effectivement, elle me fait l'effet
» d'avoir beaucoup de lait, » dit Tourterelle, en présentant de nouveau l'enfant dont il voudrait bien être débarrassé ; mais son ami l'éloigne encore, en s'écriant :

« Je n'entends pas tout cela !... quand
» vous auriez du lait pour six enfans, je
» ne veux pas que mon fils partage sa nourriture avec d'autres... C'est un enfant
» dont je veux faire un homme vigoureux,

» un homme sain de corps et d'esprit ; et,
» pour cela , il faut qu'il tète beaucoup et
» souvent.

» — Il aurait même grand besoin de téter dans ce moment-ci ! » dit Tourterelle en poussant un profond soupir.

« — Enfin , dame Catherine , si mes conditions ne vous arrangent pas... si vous comptez , du moment que vous aurez entrepris mon Adam , donner encore le sein à votre enfant , cela ne me convient pas , et je vais chercher une autre nourrice. »

Tourterelle frappe du pied , d'un air désespéré , en murmurant : « S'il va chercher une autre nourrice , je suis perdu !... »

» — Oh ! ne vous fâchez pas , not' maître , » dit Catherine en donnant à son mari le poupon qu'elle tenait. « Puisque décidément vous le voulez... n'en parlons plus... ma petite Nanette est assez forte pour être sevrée... elle a sept mois sonnés... j'avons déjà commencé , dès hier , à la faire boire... Tu la continueras , Jean-Claude... Oh ! je n'sommes pas in-

» quiète de not' fille, alle viendra bien tout
» de même !... Vous voyez que j' savons
» élever nos enfans.... en v'là quatre qui
» s' portent ben...

» — D'après cela , dit Tourterelle , je
» puis vous remettre votre nouveau nour-
» risson. »

Il place l'enfant dans les bras de Catherine, en laissant échapper une exclamation de joie. Suivant l'usage, la nourrice s'extasie sur la beauté de l'enfant qu'on lui confie. Jean-Claude joint ses complimens à ceux de sa femme , et M. Adrien redevient de bonne humeur , parce que les louanges trouvent encore moyen de nous flatter , alors même qu'elles nous sont adressées par une bouche grossière , et qu'un père croit toujours avoir sa part dans les complimens qu'on adresse à son enfant , quoique fort souvent il n'y soit pour rien.

« Jean-Claude , vous allez entrer vous
» rafraîchir, avant de quitter votre femme, »
dit M. Adrien en se dirigeant vers le vestibule. Le fermier s'incline et suit son maître ,

Catherine en fait autant ; mais à la vue du berger et de la bergère en porcelaine qui sont à l'entrée du rez-de-chaussée , la fermière s'arrête , en s'écriant : « Ah ! à la » bonne heure !... en v'là deux qui sont » ben gentils... C'est sans doute le portrait » de monsieur et de madame... N'est-ce » pas , not' homme ? — Oh ! oui... ou ben » queuqu'un de leux parens. — Ah ! j'aime » mieux ça que ces vilains nus qui sont à » la grille..... Dis donc , Jean-Claude : » sais-tu que c'est ben sans gêne d'avoir » des hommes moulés comme ça , sans chemise , cheux soi ?... c'est qu'on voit joliment leu' sesque... Les gens riches !... il paraît que ça n' leur fait plus rien d'avoir » ça devant les yeux. »

Le fermier pousse sa femme dans l'intérieur de la maison. La bonne , qui a enfin quitté sa maîtresse , parce que celle-ci dort profondément , apporte du vin et des verres. Pendant que son mari boit , Catherine donne à téter à son nouveau nourrisson , mettant en évidence un globe bien blanc

qu'elle paraît fière de montrer à la société. M. Adrien est immobile devant la nourrice, admirant la manière dont son fils a tout de suite appris à vivre ; et M. Tourterelle est aussi en extase devant la paysanne, mais il admire autre chose que l'enfant.

Catherine est ne feumme de vingt-quatre ans, qui paraît bien son âge, parce qu'au village on est souvent brûlé par le soleil, et qu'on vieillit vite lorsqu'on fait régulièrement un enfant tous les ans ; c'est ce que la fermière avait fait depuis cinq ans qu'elle était l'épouse de Jean-Claude. Mais Catherine avait de beaux yeux, dont l'expression était fort encourageante, une bouche fraîche, de belles dents, de belles couleurs, et des cheveux d'un noir d'ébène. Catherine était donc une belle paysanne, bien faite pour être remarquée, et beaucoup trop rieuse pour ne point donner des craintes à un mari jaloux et des espérances à un amant de bonne mine. C'est ce que se dit Tourterelle, en considérant la différence de couleur qui existait entre le col et le sein

de la nourrice. Tandis que M. Adrien s'écrie :

« Comme cet enfant a tout de suite vu
» ce qui lui était propre!... Comme sans
» leçon il a su s'en servir!... Comme il a
» mordu à l'hameçon!...

» — Tiens!... not' maître qui appelle ça
» un hameçon!... » dit le jardinier, qui est
resté à l'entrée de la salle d'où il regarde la
nourrice. » Ah! jarni!... si j'en avais une
» paire comme ça pour pêcher! — Écou-
» tez-moi, mes enfans, » dit M. Adrien en
s'asseyant, et en faisant signe au fermier,
qui a placé sa petite Nanette sur un sofa,
de prendre une chaise près de lui. Celui-
ci obéit après plusieurs révérences, mais il
ne pose qu'une extrémité de son individu
sur le siège, qu'il semble craindre de gâter.

« Jean-Claude, voilà votre femme chez
» moi.... La voilà nourrice de mon jeune
» Adam... C'est très-bien. Mais, jusqu'à
» ce que le nourrisson puisse changer de
» nourriture, vous entendez bien qu'en-
» tre vous... et votre femme, il ne doit

» plus y avoir de relations particulières...
» parce que... cela pourrait amener des
» choses qui... enfin, parce que cela ne
» doit pas être.

» — Oh! oui, Monsieur, » dit le fermier en se dandinant sur le bord de sa chaise;
« j'avions déjà prévenu not' femme de ça...
» Dam'! c'est un temps à passer, v'là
» tout!..

» — Pardi, ça t'arrange; toi, dit Catherine : t'aimes ben autant ça... Oh!...
» faignant!..—Veux-tu te taire, not' femme? estce qu'on dit d' ces bêtises-là devant le
» monde?.... — Tiens!.. pisque c'est d' ça
» que Monsieur nous parle... — C'est égal,
» va, t'es un fameux faignant! »

Catherine riait, Jean - Claude faisait la grimace, Tourterelle faisait des yeux en coulisse à la fermière, et M. Adrien allait poursuivre, lorsqu'on entend un grand bruit dans la cour, mais les cris des quatre enfans qui sont restés à jouer ne permettent pas de distinguer la cause de ce vacarme.

« Qu'est-ce que c'est que cela? dit
» M. Adrien, que vient-il d'arriver dans la
» cour?... Rongin!... Rongin!...

» — Oh! c'est rien! dit le fermier. C'est
» nos marmots qui jouent!... Ils font queu-
» quefois ben pus d' bruit que ça. »

Rongin, qui n'a pas l'habitude de venir vite quand on l'appelle, entre dans la salle d'un air exaspéré en disant : « Monsieur, je
» crois de mon devoir de vous prévenir que
» les enfans de votre nourricier viennent
» de renverser la jolie bergère de porcelai-
» ne, laquelle en tombant s'est cassé le nez
» et un bras.

» — Diable!... c'est désagréable... Vous
» auriez dû prévoir cela, Rongin; vous
» auriez dû empêcher ces enfans d'appro-
» cher des statues.

» — Comment, Monsieur! est-ce que
» ça me regarde, cela? Est-ce que je suis
» fait pour garder ces petits paysans?.... —
» Oui, M. Rongin, vous devez veiller à ce
» qui se passe dans ma cour... Allez relever
» la bergère, Monsieur. »

Le concierge s'en va en murmurant, et Catherine s'écrie : « Ah ! les marmailles !... » Il paraît qu'ils s'en donnent joliment.... » Quand ils jouent, d'abord, c'est des *cheval* échappés !

» — Revenons à ce qui nous occupe, » dit M. Adrien ; il est bien convenu, Jean-Claude, et vous, Catherine, que vous ne chercherez point à jouir de vos droits matrimoniaux tant que mon fils aura besoin de sa nourrice.

» — Oui, Monsieur, » dit Jean-Claude en levant la main ; « chose promise, chose due !... Pas de *matrimoniaux* tant que ma femme sera chez vous.

» — C'est bien, mon ami. Et vous, Catherine, vous jurez aussi...

» — Dam' ! Monsieur, pisque mon homme le promet, i' m' semble que ça suffit ; à moins que vous ne croyez que je matri-mone sans lui !...

» — C'est bien, cela suffit, mes enfans. » Au reste, ne pensez pas que je veuille vous empêcher de vous voir tout le temps

» que Catherine va passer chez moi ! Non
» certainement... Jean Claude , vous vien-
» drez voir votre femme quand cela vous
» fera plaisir... Vous vous dispenserez d'a-
» mener vos enfans avec vous... tous en-
» semble du moins. Mais , quand vous irez
» causer avec Catherine, Rongin, mon
» concierge, vous accompagnera et se tien-
» dra constamment avec vous... car la chair
« est faible , mes enfans... et deux précau-
» tions valent mieux qu'une !

» — Eh ben ! » dit tout bas Catherine ,
» puisqu'il mettra toujours un mouchard
» avec nous, c'était pas la peine de nous
» faire jurer.

» — Monsieur , sans vous commander, où
» donc que logera not' femme ? » dit Jean-
Claude en se levant et en regardant autour
de lui.

« Suivez-moi , » dit M. Adrien au fer-
mier, « je vais vous montrer le pavillon
» que je lui destine. »

Tandis que Catherine reste assise avec
son nourrisson , et que Tourterelle con-

tinue de lorgner la nourrice, Jean-Claude et M. Adrien traversent une partie du jardin, et arrivent devant un pavillon ombragé par des ébéniers, et qui n'a qu'un rez-de-chaussée avec une fenêtre garnie de persiennes.

M. Adrien monte trois marches de pierre et ouvre la porte qui introduit dans une grande chambre, la seule dont se compose le petit corps de logis.

« Voilà l'appartement de votre femme, » Jean-Claude; vous voyez qu'elle sera fort » bien ici?... Il n'y a qu'une chambre dans » ce pavillon, c'est pour cela que je l'ai » choisi... Quand on viendra y voir Cathe- » rine, il n'y aura pas moyen de se cacher » ou de rester dans une autre pièce... Oh! » je pense à tout, moi!

» — Ma fine, Monsieur, vous n'êtes pas » bête, tout de même. Mais j' sommes ben » aise que nous soyons un brin seuls pour » vous dégoiser c' que j'ons sur l' cœur...

» — Qu'est-ce que c'est, mon ami? — » Voyez-vous, Monsieur, j'avons promis

» que, tant que not' femme sera sera cheuz
» vous, il n'y aura point, entre nous, de
» matri... de matro...; enfin... vous savez
» comme vous dites ça, Monsieur..... —
» Oui, je vous comprends. — Mais, voyez-
» vous?... not' femme est un brin rieuse.. et
» fièrement coquette... Oh!... alle rit si
» facilement!... Et voyez-vous, Monsieur?
» quand une femme rit.... c'est que, sans
» vous commander, alle se défend mal.....
» et, pour peu qu'on la chatouille, vous
» entendez ben que... bernique!

» — Ah ça, Jean-Claude, où voulez-vous
» en venir, avec votre bernique?... Je ne
» vois point de mal à ce que votre femme
» rie.... Au contraire; la gaieté prouve la
» santé; et je veux que la nourrice de mon
» fils se porte bien.

» — Oh! soyez tranquille, pour de la
» santé, alle en a que de reste!.... Mais,
» voyez-vous? c'est pas ça, Monsieur, c'est
» que not' femme ne rit point toute seule;
» il y a le cousin Bertrand, qui a fait ses
» cinq ans dans le militaire; c'est un far-

» ceur que dans le village on trouve beau
» garçon parce qu'il a de gros favoris, et
» qu'il se met de la farine dans la queue...
» Et Bertrand venait souvent à la ferme,
» jaser avec not' femme... C'était une chose
» ou une autre qu'il venait chercher.... et
» toujours de rire avec Catherine qu'i' n'
» faut pas pincer pour ça... Puis, il y a en-
» core Lucas, le maréchal, qui fait son
» embarras, parce qu'il sait jouer du bâ-
» ton, et qui venait en jouer devant not'
» femme quand je n'étais pas là...

» — J'entends, Jean-Claude, vous êtes
» jaloux!.. — Ma fine, Monsieur, je n' sais
» pas si j' sommes jaloux; mais je tenons à
» not' honneur, voyez-vous? et pisqu'il faut
» vous le dire, je n' me soucions pas d'être
» cornard... et je ne fasons point un enfant
» tous les ans à not' femme pour qu'un
» autre vienne se mettre à la traverse....
» C'est pour ça que j'avons consenti à vous
» donner Catherine pour nourrir vot' fieu,
» parce que je m' sommes dit : D'ici à c'
» qu'alle revienne cheux nous, le cousin

» Bertrand sera parti du village, où il ne
» doit pas rester, et Lucas, le maréchal,
» aura épousé sa prétendue.

» — Eh bien ! en ce cas, vous devez être
» fort tranquille maintenant. — Oh ! oui ;
» mais je gageons ben que Bertrand, Lu-
» cas, ou d'autres, viendront ici pour jaser
» tout d' même avec not' femme ; ils trou-
» veront queuque raison pour ça, et v'là
» ce qui m'chiffonne...

» — Rassurez-vous, mon ami. La me-
» sure que j'ai prise, touchant Catherine,
» ne concernera pas que vous. Elle ne
» pourra recevoir aucun homme du de-
» hors, sans qu'un tiers ne soit présent tant
» que durera la visite... Oh ! c'est une
» chose arrêtée ; et, dès ce soir, Rongin
» recevra mes instructions à ce sujet.

» — Ah ! ben, comme ça, me v'là tran-
» quille. J' vous remercions ben, Mon-
» sieur, et j' vous demande ben excuse de
» la peine.

» — Ce pauvre Jean-Claude qui a peur
» d'être... Ah ! ah ! ah !... Rassurez-vous,

» mon ami. Je vous réponds de votre
» femme... tant qu'elle sera chez moi, du
» moins, car après... — Oh! après, ça me
» regardera. »

La conversation se termine là. M. Adrien et le fermier retournent près de Catherine. Ils trouvent Rongin qui est venu se plaindre à la nourrice de ce que ses enfans ont renversé les caisses d'arbustes qui entouraient le bassin, et Catherine qui laisse le concierge pérorer, et n'a pas même l'air de l'écouter.

Jean-Claude appelle Pierre, Nicolas, Fanfan et Suzanne, pour qu'ils disent adieu à leur mère. La fermière embrasse ses enfans. Mais lorsque arrive le tour de sa petite Nanette, de cette petite fille de sept mois dont elle ne s'était pas encore séparée un instant, Catherine n'y tient plus; elle pleure, et dit à son mari: « Aies-en ben
» soin, toujours... et s'il lui arrivait queu-
» que chose, envoie-moi ben vite cher-
» cher; entends-tu, not' homme? »

Jean-Claude le promet. Il s'éloigne, en-

fin, avec sa famille, laissant sa femme pousser de gros sanglots, et Tourterelle se dire, en la regardant : « C'est singulier, comme
• ces paysannes font de vilaines grimaces
• quand elles pleurent; il n'y a que les
• dames du monde qui aient encore de la
• grâce en versant des larmes. »

CHAPITRE IV.

Discussion.

CATHERINE a été installée dans son pavillon avec le petit Adam. Tourterelle a pris congé de son ami, après avoir vu la nourrice s'éloigner. En se retirant, monsieur Tourterelle trouve moyen de tâtonner doucement la taille de la cuisinière qui l'éclaire jusqu'à la grille. La cuisinière n'est pourtant pas jolie; mais, comme nous l'avons déjà dit, le petit homme ne pouvait pas voir un jupon sans éprouver le désir de toucher ce qui était dessous. C'est une maladie comme une autre.

Avant d'aller se coucher, M. Adrien a donné au concierge les instructions con-

cernant la nourrice : nul homme du dehors ne pourra causer avec elle sans que Rongin soit présent. Le concierge réclame ; il prétend qu'il n'est pas né pour moucharder, qu'on lui donne là un emploi fort désagréable : mais cette fois M. Adrien est inflexible ; il a même été jusqu'à dire : « Vous obéirez, ou vous sortirez de chez moi. » Et M. Rongin s'est tu, parce qu'on ne trouve pas facilement une maison où l'on puisse faire mal sa besogne, être bien nourri, bien logé, et se plaindre toute la journée.

Une nuit calme a succédé à cette journée qui a vu naître deux hommes de plus dans le Vexin normand. Les deux mères ont bien reposé ; l'une, plus inquiète d'elle-même que du fils que Catherine allaite ; l'autre, plus occupée de son enfant que de sa propre santé. Les belles-sœurs ne se ressemblaient pas. On nous dit que la nature n'est jamais muette dans le cœur d'une mère ; c'est possible, mais elle ne parle pas à toutes le même langage.

Le lendemain, les deux frères se rencontrent allant l'un chez l'autre. Tous deux se félicitent d'avoir un garçon.

« Cependant, dit M. Rémonville, cela détruit le mariage projeté entre nos enfans; mais peut-être plus tard....

« — J'aime autant m'en tenir là, répond Adrien. Mon fils m'occupera assez. Je concentre sur lui toutes mes affections..... — Comment, mon frère, et votre femme? — Sans doute j'aime ma femme..... Mais ma femme est tout élevée, je ne peux pas m'en occuper comme de mon Adam..... — Ah! vous nommez votre fils Adam? — Oui, mon frère; est-ce que vous ne trouvez pas ce nom joli?..... — Je croyais que son parrain devait l'appeler Hector. — C'est possible, mais moi je ne donnerai pas à mon fils le nom du valet de carreau. Cela ne conviendrait pas à l'élève de la nature..... Vous paraissez surpris, mon frère; vous ne connaissez pas mes projets, mes plans pour l'éducation d'Adam.

» En voilà le résumé : mon fils n'appren-
» dra que ce qu'il voudra, ne fera que ce
» qu'il voudra, parce que je veux con-
» stamment laisser agir la nature. »

M. Rémonville regarde son frère avec surprise, et hausse les épaules, en disant :

» Quoi ! vous ne voulez pas que votre fils
» reçoive une bonne éducation ?

» — Pardonnez-moi ; et je prétends que
» l'éducation naturelle est la meilleure.

» — Vous ne désirez pas que votre fils
» soit instruit ? — Il s'instruira, s'il en a le
» goût. Je vous ai dit que je ne le gênerai
» en rien.

» — Vous ne chercherez pas à lui donner
» des talens ? — S'il a de la vocation pour
» quelque talent, rien ne l'empêchera de
» s'y livrer. — Mais si votre fils est pares-
» seux, comme c'est assez le défaut naturel
» à l'enfance, s'il ne veut rien apprendre ?

» — Il n'apprendra rien. Cela ne l'empê-
» chera pas de grandir, de devenir beau
» garçon ; et les conversations qu'il aura
» avec moi lui en apprendront toujours.

• assez. — Mais, mon frère!... laisser
• votre fils dans l'ignorance de tout ce
• qu'un homme doit savoir pour aller dans
• le monde! — Un instant, mon frère. Je
• ne vous ai pas dit que je voulais en faire
• un homme du monde, mais bien un
• homme de la nature. — Vous voulez
• donc qu'il vive comme un sauvage, loin
• de toute société? — Je ne veux pas le
• contrarier, vous dis-je; il ira en société,
• si cela l'amuse, mais alors ce sera pour
• se moquer du monde dont il n'aura ni
• les vices ni les ridicules. — J'ai bien
• peur, mon frère, que le monde ne se
• moque aussi de lui. — Et moi, je ne
• vous conçois pas, avec votre respect
• pour le monde qui ne nous fait que des
• sottises; ne sont-ils pas bien francs, bien
• loyaux, tous vos hommes de société?....
• — Mon frère, je ne dis pas qu'il faille
• estimer tout le monde! Mais vouloir le
• réformer serait encore plus absurde!....
• Les usages, les coûtures, le langage, les
• modes changent, mais le monde reste

» toujours le même ; car j'entends par
» monde non-seulement les cercles brillans
» d'une capitale, mais encore les habitans
» du plus petit hameau, les sauvages de la
» Floride ou le naturel de Java. Vous
» dites que dans la société on n'est ni
» franc ni loyal. Mais est-il bien franc, ce
» paysan, qui, avec son langage simple,
» son air naïf, cherche à vous faire acheter
» un mauvais terrain, à vous duper dans
» tous les marchés qu'il passe avec vous,
» à vous égarer même quand vous lui
» demandez votre chemin ? Est-il bien
» loyal, ce Javanais qui, caché dans les
» environs de Batavia, attend dans l'ombre
» le passage du voyageur pour lancer sur
» lui une flèche qu'il a soin de tremper
» dans un poison qui rend sa blessure
» mortelle ? Ces gens-là sont cependant les
» enfans de la nature ; la société ne les a
» point corrompus, mais vous voyez que
» la nature ne les a pas fait naître exempts
» de vices. Croyez-moi, mon frère ; il y a de
l'homme partout, et nous ne naissons

» pas meilleurs sur les bords du Gange
» que sur ceux de la Seine; ce qui nous
» rend meilleurs, c'est l'instruction, car
» elle nous éclaire. Grâce à elle, l'homme
» apprend à sentir ce qu'il vaut, à con-
» naître ses droits, et il ne se laisse plus
» abrutir par le fanatisme, l'intolérance et
» la superstition.

» — Je ne vous dis pas, mon frère, que
» mon Adam soit né avec toutes les vertus,
» mais je prétends que je ne ferais que
» gâter son naturel en lui fourrant dans
» la tête des choses qui l'ennuieraient.
» C'est en forçant les enfans à faire ce qui
» leur déplaît qu'on les rend sournois et
» menteurs. Après tout, le grand mal
» quand mon fils ne connaîtrait ni l'his-
» toire, ni la fable, ni la géographie, ni
» la géométrie!.... N'est-ce pas une chose
» bien morale à ne faire étudier à un enfant
» que l'histoire de vos rois de France qui
» ne font que se détrôner, s'assassiner, se
» mutiler les uns après les autres!... Quel
» bel exemple que celui de ce *Childéric*,

» qui se réfugie chez un *Basin*, roi de
» Thuringe, où il devient amoureux d'une
» *Basine*, épouse de ce *Basin*, et qui, après
» avoir fait cocu l'homme qui lui a donné
» un asile dans ses états, lui enlève sa
» femme, qu'il épouse quoiqu'elle soit déjà
» mariée ! Et ce *Clotaire I^{er}*, qui, pour
» punir son fils de s'être révolté, le fait
» rôtir avec toute sa famille dans une ca-
» bane où ces malheureux s'étaient refu-
» giés ! Et ce *Chérebent*, qui répudie sa
» femme *Ingoberge* pour prendre *Méro-*
» *flède*, puis répudie *Méroflède* pour
» prendre *Marcovèse*, quoiqu'il entretînt
» en même temps *Théodegilde* ! Et ce *Chil-*
» *déric*, qui fait étrangler *Galzonte*, sa
» femme, afin d'épouser *Frédegonde*, sa
» maîtresse ; laquelle le fait assassiner en-
» suite par son amant *Landry* ! Et ce
» *Childéric II*, qui, par ses cruautés s'at-
» tira la haine de tous ses sujets, qui fit
» attacher à un poteau et fouetter à coups
» de verges un seigneur français, dont
» tout le crime était de lui déplaire ! Je

» vous fais grâce de tous ceux qui ont fait
» tondre leurs frères et crêver les yeux à
» leurs neveux. Aimez-vous mieux les em-
» pereurs?.... Ne sont-ce pas des person-
» nages bien aimables?.... Quelle histoire
» gracieuse pour la jeunesse que celle
» d'un *Tibère* plongé dans le meurtre et
» la débauche; d'un *Caligula*, qui forçait
» les pères et les mères d'assister au sup-
» plice de leurs enfans; d'un *Claude*, qui
» ne se complaisait que dans le spectacle
» des contorsions des malheureux qu'il fai-
» sait supplicier; d'un *Néron* parricide!....
» Vos Romains.... si vantés par les histo-
» riens qui ont eu le bonheur de ne point
» exister de leur temps; n'étaient que des
» hommes licencieux et cruels. Ne faudra-
» t-il pas que mon fils admire Tarquin
» violant Lucrèce, Tullie faisant périr
» Tullius, son père; Coriolan trahissant sa
» patrie; Sylla dictant ses proscriptions,
» ou Antiochus s'habillant en Bacchus pour
» charmer Cléopâtre. Quant aux Grecs,
» vous conviendrez qu'ils ne brillaient pas

» par la pureté de leurs mœurs, et je crois
» qu'il vaut mieux que mon fils n'ait point
» de maître que de lui voir un *Socrate* pour
» précepteur. Pour ce qui est de la fable,
» de la mythologie, vous ne disconvien-
» drez pas, mon frère, que ce ne soit une
» longue suite de peintures obscènes qui
» doivent donner de singulières pensées à
» la jeunesse. Qu'est-ce que c'est qu'un Ju-
» piter, qui se change en cygne, en tau-
» reau, en pluie de feu, pour jouir de
» toutes les femmes qui lui plaisent? qu'un
» Mercure, qui fait un métier que je n'ose
» pas nommer; qu'un Ixion, qui veut
» épouser jusqu'aux nuages; qu'une Vénus,
» qui se donne à tous les jolis garçons qu'elle
» rencontre, et qui a encore la maladresse
» de se laisser prendre en flagrant délit par
» son époux; qu'une Diane, qui fait la
» chaste le jour, et la nuit quitte le ciel
» pour aller avec Endymion? Qu'est-ce
» encore qu'un Hermaphrodite, qui se fond
» avec une nymphe Salmacis, si bien que
» les deux ne font plus qu'un; un Narcisse,

» qui a la sottise d'être amoureux de lui-
» même; un Ganymède, qui se... Ah! vé-
» ritablement, mon frère, j'entends dire
» parfois à Gisors que *Pigault-Lebrun* est
» un romancier un peu leste : mais je vous
» jure que je verrais moins de danger pour
» mon fils à lire *Mon oncle Thomas* ou les
» *Barons de Felsheim*, que l'histoire scan-
» daleuse de toutes vos déesses de la my-
» thologie. Vous parlerez peut-être de la
» géographie?... Mais, entre nous, on en
» apprend cent fois plus en voyageant
» qu'en regardant une carte; et quant aux
» pays où l'on ne veut pas aller, je ne vois
» pas trop la nécessité de savoir ce qui s'y
» passe. Reste donc la géométrie, l'algè-
» bre... Mais cela tient au génie, et comme
» mon fils n'en manquera pas, je suis per-
» suadé qu'il en saura toujours assez pour
» mesurer de l'œil les distances et calculer
» ce qui lui reviendra quand il changera
» une pièce de monnaie. Enfin, vous me
» direz sans doute qu'il devrait apprendre
» à parler d'autres langues que la sienne.

» Mais à quoi bon ? les langues mortes ne
» se parlent plus , et quant aux langues
» vivantes , s'il ne sait pas celle des autres ,
» cela obligera les autres à lui répondre
» dans la sienne.

» — Mon frère , des sophisme ne me
» convaincront jamais. J'avoue qu'on fait
» apprendre par cœur aux enfans des cho-
» ses qu'ils ne devraient lire que plus tard.
» Je suis assez de votre avis sur la my-
» thologie..... — C'est bien heureux ! —
» Vous auriez pu citer encore d'autres ou-
» vrages que l'on met avant tout dans la
» main des enfans et qui renferment des ta-
» bleaux de mœurs fort peu édifiantes ;
» mais c'est peut-être parce que ce sont des
» enfans qui les lisent , que cela est moins
» dangereux , car à huit ans on ne com-
» prend pas tout ce qu'on lit. — S'ils ne
» doivent pas comprendre ce qu'ils lisent ,
» autant vaut qu'ils ne lisent pas. — Plus
» tard , mon frère , la raison fait la part de
» tout ce qu'il est nécessaire de retenir.
» Quant aux crimes , aux atrocités que ren-

• ferme l'histoire ancienne, celle des empe-
• reurs et des rois, il faut pourtant bien
• connaître tout cela, pour n'avoir pas l'air
• d'un âne quand on en parle devant nous
• — On n'est pas un âne pour avoir du
• dégoût pour les horreurs ; au contraire,
• cela fait honneur à la candeur de notre
• ame. — Mais quand on parlera devant
• votre fils des exploits d'Annibal ou du
• courage de Camille ? — Il tournera le dos,
• et il ira se promener. — Quand une dame
• lui demandera l'explication d'un tableau
• représentant quelque fait de l'histoire
• ancienne ? — Il baisera la main de la
• dame, en lui disant qu'elle est char-
• mante ; elle aimera mieux cela que l'his-
• toire ancienne. — Si la dame est vieille
• et laide ? — Alors il lui tournera le dos,
• et il ira se promener. — Quand une jeune
• personne, en se promenant avec lui, le
• priera de lui traduire une inscription,
• une épitaphe... — Il l'engagera à danser,
• à courir, à sauter : c'est plus amusant que
• d'examiner des tombeaux ou de vieilles

» ruines. — Si la jeune personne préfère
» l'instruction à la danse ? — Il lui tour-
» nera le dos, et il ira se promener sans
» elle. — Ah ! mon frère, je crains que
» votre fils ne soit souvent obligé d'aller
» se promener seul. — Et moi je vous dis
» que quand on est à son aise on trouve
» toujours des gens disposés à nous tenir
» compagnie, et qui ont soin de ne point
» nous adresser de questions saugrenues,
» auxquelles nous ne pourrions pas ré-
» pondre.

» — Quand on est à son aise, dites-vous...
» voilà encore où je vous arrête, mon frère :
» d'abord nous n'avons pas ce qui s'appelle
» de la fortune : admettons qu'avec de
» la richesse on puisse se passer de toute
» instruction ; mais si votre fils perdait, dé-
» pensait, mangeait tout son bien ?... S'il se
» trouvait n'avoir plus rien ? Que ferait-il ?
» Quelles seraient ses ressources, n'ayant
» aucun talent, aucune instruction ? — Il
» lui resterait toujours des bras... — Vous
» voudriez donc que votre fils fût réduit à

» recourir aux plus rudes travaux pour
» gagner son pain... ? Alors, ne serait-il
» pas en droit d'accuser son père, qui, au
» lieu de lui avoir donné des connaissances
» utiles, des talens agréables, ressources
» contre l'adversité, lui aurait laissé passer
» sa jeunesse à courir, à sauter, et à ne
» faire que ses volontés ? — Mon frère, les
» gens distingués du bon vieux temps, les
» châtelains, les preux, les chevaliers ne
» savaient rien... pas même signer leur
» nom... alors un noble aurait eu honte
» d'apprendre la moindre chose. Comment
» donc faisaient ces gens-là quand ils étaient
» ruinés ?... et il me semble qu'on pouvait
» aussi éprouver des revers de fortune dans
» ce temps-là. — Mon frère, dans le bon
» vieux temps, vos preux, vos nobles, vos
» châtelains, détroussaient les voyageurs
» sur les routes quand ils n'avaient plus de
» quoi manger... Avez-vous envie que votre
» fils en fasse autant ? »

M. Adrien s'éloigne de son frère avec
humeur ; il tire sa tabatière de sa poche,

prend du tabac, et, pendant quelque temps, garde le silence; enfin il revient vers lui, en disant :

« Mon frère, chacun a sa manière de
» voir... Vos discours ne changeront rien
» à mon plan, parce qu'il est le résultat de
» longues réflexions et de profondes obser-
» vations sur le monde.—Dites plutôt qu'il
» est le résultat de votre humeur contre les
» hommes qui n'ont pas écouté vos utopies.
« Si vous étiez chef de bureau, secrétaire
» d'un ministre ou préfet de quelque dé-
» partement, vous mettriez votre fils au
» lycée, et vous seriez enchanté de lui voir
» obtenir des prix; mais vous n'avez au-
» cune place, vous en voulez aux hommes,
» et votre humeur retombe sur votre fils,
» et vous le condamnez à être nul dans le
» monde, parce que le monde n'a rien fait
» pour vous!... — Mon frère, je crois que
» vous m'insultez!... — Non, je vous dis
» la vérité; mais les hommes n'aiment pas
» à l'entendre. — Si vous n'étiez pas mon
» frère, je... mais non... Je ne me mettrai
» pas en colère... J'aime mieux que l'avenir

» vous prouve que j'avais raison... Élevez
» votre fils à votre manière ; j'élèverai le
» mien à ma guise... Dans une vingtaine
» d'années nous verrons lequel de nous
» deux aura le plus de complimens à faire
» à l'autre... — Nous verrons !... Cela vous
» est bien facile à dire , mon frère , mais il
» n'est pas du tout certain que nous soyons
» témoins des hauts faits de nos enfans. —
» Pourquoi pas ?... Nous sommes assez jeu-
» nes encore pour l'espérer...—Oh ! quant à
» cela, vous avez raison , mon cher Adrien ,
» espérons , c'est le plus doux passe-temps
» de la vie... L'espérance est le jouet des
» hommes , et si la vieillesse est triste , c'est
» qu'elle ne peut plus jouer avec ce hochet-
» là ! Espérons donc que nous verrons nos
» enfans grandir , et que nous ferons même
» sauter nos petits-enfans sur nos genoux.
» — Mon frère , je vous ajourne en mil
» huit cent trente-un ; nos enfans auront
» vingt-cinq ans , nous connaîtrons alors
» les résultats de leur éducation. — Mon
» frère , je souhaite de tout mon cœur me
» trouver au rendez vous. »

CHAPITRE V.

Tribulations de Rongin.

HABITUÉE à la liberté de la campagne, Catherine se trouve un peu à l'étroit dans le pavillon qu'on lui a donné pour elle et son nourrisson. La chambre qu'elle habite est mieux meublée, mieux décorée que toutes celles de sa ferme; mais à la ferme elle pouvait aller et venir quand bon lui semblait; rire, causer avec Bertrand ou Lucas sans avoir sans cesse M. Rongin sur les talons... N'est-ce donc rien que la liberté?... et n'a-t-on pas dit cent fois qu'il n'y a point de belles prisons?...

Catherine n'est pas précisément prisonnière ; elle peut aller et venir dans la maison ; mais, à chaque instant de la journée, M. Adrien s'écrie : Où est Catherine ? que fait Catherine ?... Et quand la nourrice n'est pas là pour répondre, il faut que le concierge parcoure la maison ou les jardins pour savoir ce que fait la jolie paysanne. M. Rongin n'ose plus résister, mais cette nouvelle occupation lui donne une humeur continuelle. Pour un homme qui passait ses journées à ne rien faire, ce changement devait paraître cruel ; aussi le concierge a-t-il pris en haine celle qui est cause qu'il ne peut plus flâner à son aise dans sa loge. De son côté, Catherine fait la grimace chaque fois qu'elle aperçoit Rongin, parce que les femmes n'aiment jamais les gens qui les surveillent.

Cinq jours sont écoulés depuis que la fermière est nourrice chez son maître, lorsque Jean-Claude se présente à la grille avec son poupon dans les bras. Quand le concierge reconnaît le mari de Catherine, il lui dit brusquement :

« Qu'est-ce que vous voulez? — Pardi!
» j' voulons voir not' femme, sans vous
» commander. — Sans me commander.....
» Vraiment! je l'espère bien... Personne
» ne me commande ici... Si je suis con-
» cierge, ce sont les circonstances qui m'ont
» obligé à prendre cet emploi, pour lequel
» je n'étais pas né... Mais tout le monde
» dans la maison a pour moi les égards
» dus au malheur... et on serait très-mal
» vu de monsieur si l'on y manquait, parce
» que monsieur me considère beaucoup;
» entendez-vous, monsieur Jean-Claude! »

Jean-Claude a bien entendu, mais comme
ce qu'a dit le concierge ne l'intéresse pas,
il se borne à lui répondre: « Comme je
» vous disais, c'est ma petite que je vou-
» lons faire embrasser à not' femme. — Il
» me semblait qu'on vous avait défendu de
» voir votre femme tant qu'elle nourrirait
» le jeune Adam. — Ah ben, par exemple!
» on n' m'a pas défendu de causer avec
» elle quand ça me ferait plaisir..... Vous
» viendrez nous écouter... c'est trop juste!..

» — Comme ça m'amusera de vous écou-
» ter! — Eh ben! vous ne nous écouterez
» pas... à vot' aise... mais j' comptons ben
» user souvent de la permission.... — Et
» pendant que vous venez ici, qui est-ce
» qui surveille votre ferme? — Est-ce que
» j'avons pas des garçons, une servante!..
» — Ah! oui..... fiez-vous donc à une ser-
» vante... Vous feriez bien mieux de res-
» ter tranquillement chez vous... »

Jean-Claude pousse la grille sans écouter Rongin, et, comme il sait où habite sa femme, il va traverser le vestibule pour aller dans le jardin sans s'inquiéter si le concierge le suit; mais M. Adrien était alors au rez-de-chaussée; il aperçoit Jean-Claude, et lui dit; « Vous venez voir votre
» femme, c'est bien, je suis fort content
» d'elle; mon fils se développe déjà.....
» Allez, mon ami... Rongin!.. Rongin...!
» suivez Jean-Claude... Vous connaissez vos
» instructions. »

Rongin enfonce avec humeur sa casquette sur ses yeux, et suit le fermier en

murmurant : « Elles sont jolies mes instructions... est-ce que jadis on faisait de pareilles choses ! »

Jean-Claude est arrivé au pavillon, il entre, Rongin entre après lui, et va s'asseoir sur une chaise en faisant une moue horrible, tandis que le fermier court à sa femme et lui fait embrasser sa fille. Catherine demande des nouvelles de ses enfans, de ses parens, de ses amis, elle est bien aise de pouvoir parler de son village; depuis long-temps elle n'avait pas eu autant de plaisir à voir son mari; pendant plus d'une heure la conversation ne tarit point. En vain, Rongin tousse, crache, se mouche et murmure de temps à autre : « Monsieur Jean-Claude, est-ce que vous ne pensez pas à retourner chez vous ! » Les villageois ne font pas attention à lui; Catherine s'informe de tout ce qui se passe à la ferme; elle demande des nouvelles de ses vaches, de ses poules, de ses lapins; Rongin frappe du pied avec impatience, mais Catherine prend plaisir à prolonger l'entretien.

Au bout de deux heures, Jean-Claude se lève, et Rongin en fait autant, en s'écriant : « C'est bien heureux !

« — Tu t'en vas déjà, not' homme ? dit Catherine.

« — Déjà ! dit le concierge, il y a quatre heures que votre mari est là.

« — Eh ben ! quoique ça vous fait, si ça nous plaît d'être ensemble. — Croyez-vous que je puisse passer des journées entières à vous écouter, moi ?... et ma besogne ne se fait pas pendant ce temps-là... — Allez la faire ! — Je ne peux pas, puisqu'il faut que je vous surveille... — Eh ben ! alors laissez-moi jaser avec mon homme... et ne bougonnez pas toujours... vous avez l'air d'un vieux loup !... Dis donc, Jean-Claude, tu m'amèneras nos autres enfans... Je m'ennuyons déjà de ne pas les voir, ces pauvres innocens !... — Oui, oui, j'te les amènerons chacun leur tour. — Et ma sœur, est-ce qu'elle ne viendra pas ? — Oh ! que si fait ! — Et not' oncle, dis-lui donc aussi de venir

» me voir... Je n' veux pas qu'on me laisse
» ici sans société.

» — Elle fera venir toute sa famille, »
dit Rongin en se promenant dans la cham-
bre. « Elle le fait par méchanceté.... ces
» paysans ne valent pas le diable!

» — Allons, adieu, not' femme..... —
» Adieu, not' homme... Ne sois pas long-
» temps sans revenir, entends-tu? — Oh!
» que non!.... — Eh ben! Jean-Claude....
» tu t'en vas comme ça.... — Quoi donc?
» — Tu n'm'embrasses pas?... — Ah! c'est
» vrai... c'est que... c'est parce que... de
» voir queuqu'un là... — Tiens! faut pas
» que ça te gêne, pour m'embrasser tout de
» même. »

Jean-Claude va donner deux gros baisers
à sa femme. Alors M. Rongin s'approche
d'un air furieux, en s'écriant :

« Qu'est ce que vous faites là? — Vous
» l'voyez ben, j'embrasse ma femme. — Vous
» ne devez pas embrasser votre femme,
» Monsieur. — Ah ben par exemple!.....
» c'te bêtise, s'écrie Catherine; et pour-

• quoi donc que mon mari ne m'embras-
• serait pas? — Parce que vous nourrissez
• le jeune Adam, et que M. Rémonville a
• défendu tout ce qui est indécent!... —
• Et depuis quand donc que c'est indécent
• d'embrasser son mari?... Tiens! ce vieux
• renard qui veut nous priver de tout!....
• not' maître ne nous a défendu qu'une
• chose... c'est la pus agriable tout d'même,
• mais excepté ça j' pouvons ben rire un
• peu... fermez les yeux si ça vous *offusse*.
• — Je ferai mon rapport à M. Rémonville.
• — Je m'en fiche pas mal du rapport...
• Embrasse-moi encore, not'homme, et ap-
• puie ferme! »

Jean-Claude embrasse de nouveau sa femme, qui n'a jamais eu tant de plaisir à recevoir des baisers de son mari.

• Nous allons voir, » dit Rongin entre ses dents, tandis que Catherine lui rit au nez. Enfin, le fermier est sorti du pavillon; mais sa femme le suit parce qu'elle veut entendre ce que le concierge va dire

et savoir surtout ce que répondra le père de son nourrisson.

M. Adrien était dans la salle basse avec son ami Tourterelle, qui, arrivé depuis plus de deux heures aussi, venait seulement de quitter le chevet du lit de madame, à laquelle il tenait très-souvent compagnie, sans que M. Adrien songeât à mettre Rongin sur ses talons, car M. Adrien était plus occupé de son fils que de sa femme; et d'ailleurs, il avait une confiance entière dans la vertu de son épouse. C'est si commode d'avoir de la confiance!... cela dispense de mille petits soins que les autres prennent pour vous.

Rongin, qui craint que la nourrice ne le prévienne, double le pas et arrive le premier près de son maître.

« Monsieur, » dit le concierge d'une voix altérée, « je viens vous faire une déposition... — Sur quel sujet, Rongin? — » Au sujet du rôle que vous me faites jouer... » et que certainement je n'étais pas né pour faire!.. Si on m'avait dit autrefois que je

» moucharderais des paysans!.... — Au fait,
» M. Rongin ?

» — Eh bien ! le v'là le fait, » dit Catherine, qui vient d'arriver avec son mari.
» C'est que mon homme m'a embrassée....
» et que vot' portier a prétendu l'en empê-
» cher en disant que vous l'aviez défendu,
» et je n' l'avons pas écouté, parce que
» j' dis que vous n'avez pas pu nous défen-
» dre ça ! »

M. Adrien fait sonner sa tabatière, puis il dit à son concierge :

» Est-ce là tout, Rongin ? » Celui-ci est quelques minutes sans répondre parce qu'il est atterré de s'être entendu appelé *portier*, enfin, il répond d'une voix éteinte : « Oui,
» monsieur... ils se sont embrassés... cinq
» ou six fois.

» — Eh bien ! il n'y a pas de mal à cela,
» M. Rongin ; certainement, je ne suis pas
» assez ridicule pour empêcher un mari
» d'embrasser sa femme... je ne défends
» que.... ce que je ne permets pas.... vous
» comprenez bien.... hormis cela, ces bon-

« Des gens peuvent se faire d'innocentes
« caresses... n'est-il pas vrai, Tourterelle? »

Tourterelle s'incline en continuant de
lorgner la nourrice, qui s'écrie : « Ah ! j'é-
« tais ben sûr que Monsieur permettait ça...
« dame, on n' peut pas s' priver d' tout...
« Tu me feras d'innocentes caresses , en-
« tends-tu , not' homme. »

Rongin regagne sa loge , en se disant :
« Je finirai par voir de belles choses ! »
« Jean-Claude s'éloigne , et Catherine re-
« tourne près de son nourrisson.

Arrivée près du pavillon , Catherine en-
tend marcher derrière elle , et presque au
même moment on lui donne une petite
tape sur le bras. C'est M. Tourterelle ; il
dîne ce jour-là chez son ami Adrien , et ,
ayant trouvé le moment de le quitter , il
s'est hâté de courir sur les pas de la pay-
sanne :

« Tiens... quoique vous m' voulez donc ,
« Monsieur? » demande Catherine en re-
gardant le petit homme avec surprise.

« — Belle nourrice , je veux... je viens...

» je désire voir votre petit élève... le fils de
» mon ami... — Ah ! monsieur veut voir
» mon nourrisson.... oh ! c'est ben facile
» ça... justement, j' crois qu'i' dort. »

Catherine entre dans le pavillon, Tourterelle l'y suit, et repousse doucement la porte sur lui.

« Tenez, v'là le marmot, » dit la nourrice en s'approchant du berceau ; « mais
» n' faites pas du bruit, car il n'est bon que
» quand il dort. »

Tourterelle s'approche, il jette un coup-d'œil sur l'enfant, puis reporte sur la paysanne des regards enflammés.

« — Superbe enfant !... Mais nourri par
» vous, belle fermière, comment ne serait-il pas magnifique ?... — Oh ! c'est
» pas une raison.... J'en avons deux qui
» sont ben laids !... — C'est une erreur de
» la nature... Vous êtes d'une fraîcheur
» et d'une fermeté... — Dites donc, monsieur,
» n' touchez donc pas comm' ça.....
» — Et on voulait empêcher son mari de
» l'embrasser... comme s'il y avait du mal
» à s'embrasser... »

En disant cela, M. Tourterelle veut prendre un baiser à la nourrice ; mais celle-ci, qui trouve le petit homme plus comique que séduisant, le repousse si fortement que Tourterelle va pirouetter contre la porte, et se trouve face à face avec son ami Adrien, qui vient d'entrer dans le pavillon.

« Votre fils est admirable, » s'écrie Tourterelle en tâchant de reprendre son équilibre.

« Ah ! vous êtes venu le voir ; je m'en doutais, » dit M. Adrien en allant au berceau. « N'est-ce pas qu'il vient bien ?... » — C'est un chef-d'œuvre de la nature !... » — Oui, je crois qu'il aura tout.

« — Pas si haut, donc ! » dit Catherine. » Vous allez me l'éveiller, et, dame ! » alors..... il n'est pas aimable, le chef-d'œuvre !... »

« — Nous ne le réveillerons pas, » dit M. Adrien en sortant sa tabatière de sa poche. « Nous voulons le considérer, voilà tout. »

Tout en voulant ne point éveiller l'enfant, M. Adrien fait jouer sa tabatière : les traits du marmot se contractent, il pleure, le bruit de la boîte vient de mettre fin à son repos. Comme ses cris n'ont rien d'harmonieux, M. Adrien abrège sa visite et sort du pavillon avec Tourterelle, qui lance un regard en-dessous à Catherine, et celle-ci le regarde aller en se disant : « M'est avis qu'au lieu de faire surveiller » mon homme, qui ne pense guère à la » malice, on devrait plutôt mettre le portier sur les talons de ce petit roquet-là. »

Le lendemain de la visite du mari, un grand gaillard, bien bâti, vêtu d'une blouse bleue toute neuve, et ayant sur la tête un bonnet de coton, mis avec une certaine prétention, et sous lequel passe une grosse queue bien poudrée, entre dans la cour de la maison de M. Adrien. Après avoir admiré un moment les deux gladiateurs, il s'avance, en se dandinant, vers la loge du concierge, qui l'a bien vu venir, mais ne s'est point dérangé.

« C'est-i' ici qu'il y a une nourrice ? » dit le nouveau venu en portant la main à son bonnet, mais sans l'ôter. En entendant parler de la nourrice, la figure de Rongin s'est allongée, il se mord les lèvres et répond avec impatience : « Qu'est-ce que vous demandez ? »

« — Je demande ma cousine, quoi ? — » Est-ce que je connais votre cousine, moi ?... — Ma cousine c'est Catherine, la femme de Jean-Claude, de Basin-court.... Moi, je suis Bertrand, farinier à Basincourt, et comme je sais que la cousine est nourrice cheux un bourgeois de par ici, je viens lui dire bonjour en passant. Voilà. »

Rongin réfléchit quelques instans : M. Adrien est allé à Gisors ; madame ne sort pas encore de sa chambre, où l'ami Tourterelle lui tient compagnie, Catherine doit être dans son pavillon, la cuisinière et François, le jardinier, sont à leur ouvrage ; le concierge pense qu'il peut, en toute sûreté, mentir à M. Bertrand, et

que ce sera toujours un visiteur de moins pour la nourrice. Il répond au farinier :
« Je pense, mon ami, que vous vous trom-
» pez. Je ne sais pas ce que vous voulez
» dire. — Pardon, monsieur, excusez....
» C'est qu'apparemment c'est pas ici.... Je
» n'savais pas ben au juste.... On m'avait
» pourtant dit de ce côté.... — On vous
» aura mal indiqué... — Ah ! c'est proba-
» blement dans c'te maison en face... —
» Non.... pas davantage.... Il n'y a aucune
» nourrice dans ces environs.... On vous
» aura trompé, vous dis-je ; votre cousine
» est peut-être à cent lieues de vous.... —
» C'est ben singulier ça ?... Au fait.... son
» mari, qu'est jaloux, a peut-être voulu
» nous conter une frime !... — Il n'y a pas
» de doute, et je vous conseille d'avertir
» toutes les connaissances de votre cousine
» pour qu'elles ne se donnent pas la peine
» de la chercher par ici. — C'est juste....
» Merci, monsieur. — Il n'y a pas de
» quoi. »

M. Rongin referme la porte de sa loge,

en riant dans sa barbe, et le farinier sort de la maison après avoir encore admiré les deux gladiateurs et murmuré : « Dieu ! » que c'est beau !.... J'voudrais ben être » peint comme ça ! J'ferais joliment des » passions ! »

Mais Bertrand, qui aime beaucoup sa cousine, n'est pas homme à renoncer si vite à l'espoir de la trouver. En passant devant la demeure de monsieur Rémonville le cadet, il s'arrête et se dit : « C'brave » portier peut se tromper en croyant que » Catherine n'est pas non plus ici ; car faut » ben qu'elle soit queuque part.... Deman- » dons encore là.

Le farinier entre dans la maison. Là il trouve un concierge honnête et qui répond dès qu'on l'appelle, parce que probablement i est né pour son état. Bertrand explique le but de sa visite, et le concierge lui dit : « Celle que vous demandez nourrit le fils » du frère de mon maître.... Je l'ai vue » arriver sur un âne avec toute sa famille. » C'est une fort belle femme, une brune

» piquante. — C'est ça même, mon brave
» homme..... Oh ! Catherine a des yeux
» qui vous retournent joliment un cœur !...
» Et où qu'il loge, ce frère de vot' maître ?
— Dans cette maison..., en face... —
» Dans c'te maison... où qui gn'y a ces
» deux beaux sauvages à la porte ? —
» Sans doute... là... vis-à-vis. — Comment !
» et j'en viens, de là... et le particulier qui
» est de garde, comme vous, pour inspec-
» ter les passagers, m'a dit qu'il ne con-
» naissait pas ma cousine. — Apparem-
» ment qu'il vous a mal compris ;... mais
» je vous répète que le fils de M. Adrien
» est nourri par une fermière de Basin-
» court. — Suffit, mon vieux, assez causé...
» Le suisse d'en face a voulu me faire aller ;
» mais je vais lui parler d'un peu près,
» et lui apprendre que Bertrand, le fari-
» nier, ne se laisse pas marcher sur les
» pou ces. »

Rongin était assis nonchalamment dans sa loge ; il tenait un volume des *Mystères d'Udolphe*, son roman favori ; mais il ne

lisait pas ; il songeait au tour qu'il venait de jouer et se proposait d'en faire autant à tous ceux qui viendraient demander Catherine , lorsqu'on ouvre brusquement la porte de sa loge : le concierge lève les yeux , et pâlit en reconnaissant le farinier , dont les regards sont fulminans.

« Dites-donc , méchant suisse de lieux à
» l'anglaise , pourquoi donc que vous avez
» fait aller Bertrand ?.... Est-ce que vous
» avez pris Bertrand pour un jobard ?....
» Savez-vous que Bertrand tire la savatte
» avec les plus malins à dix lieues à l'entour ,
» et qu'il a fait ses cinq ans au service ? —
» Monsieur , j'ai servi aussi.... je me suis
» même battu.... Vous devez le voir à la
» noble cicatrice qui est sur mon œil droit...
» — Hum ! je ne sais pas où tu as reçu ça...
» mais si tu veux , j'ai encore mon briquet
» pour te découper les côtelettes..... —
» M. Bertrand , je vous jure que j'igno-
» rais... — Ma cousine est ici ! » s'écrie le
farinier d'une voix de Stentor et en levant
le poing sur Rongin , qui laisse tomber son

volume. — « Votre cousine... Vous croyez...
» Monsieur, il est possible que j'aie mal
» entendu... — Je n'entends pas qu'on en-
» tende mal quand je m'explique lisible-
» blement... — Monsieur... je vais m'infor-
» mer... — Point d'information !.... Vous
» m'avez dit jaune quand c'était blanc.....
» vous êtes un Jean-fesse.... — Monsieur...
» — Vous mériteriez une leçon soignée. —
» Aye!.... — Et si je ne me retenais. —
» Aye!... »

Tout en se retenant, le farinier a pris une oreille au concierge et la lui secoue fortement. Rongin pousse les hauts cris. Catherine, qui était alors dans le jardin près de la maison, accourt aux cris du concierge et vient se placer entre lui et le farinier.

« Tiens, c'est toi, Bertrand... Pourquoi
» donc que tu rosses Monsieur ? — La v'là,
» ma cousine, la v'là, méchante sentinelle
» de garenne... Bonjour, cousine... C'est
» vot' portier qui m'disait qu'il n'y avait pas
» d'nourrice dans la maison, ni même dans

» les environs. — Monsieur Bertrand.... je
» vous assure que j'avais entendu autre
» chose... J'ai tant d'occupations ici!... —
» Rends grâce à l'arrivée de Catherine, sans
elle je t'égrugeais!... »

Bertrand s'est calmé : il suit Catherine, qui l'entraîne en riant dans le jardin, mais, en détournant une allée, lorsqu'il aperçoit le concierge qui marche derrière eux d'un air morne et la casquette rabattue sur les yeux, le farinier lâche le bras de la fermière s'avance vers Rongin d'un air menaçant, et lui dit : « Je crois, portier, que
» tu t'avises de nous suivre à présent; fais-
» moi le plaisir de me tourner les talons; ou
» nous allons reprendre la conversations
» de tout à l'heure...

» — Monsieur, je suis dans l'exercice de
» mes fonctions, » répond Rongin en faisant quatre pas en arrière; « mon maître ne
» veut pas qu'aucun homme parle à la nour-
» rice sans témoin. — Est-ce vrai ça, cou-
» sine?.... — Oui, cousin... — Comment!
» vous avez consenti à une vexation pareille?

» — Dame! puisque Jean-Claude l'a voulu.
» — Qu'on inspecte vot' mari, à la bonne
» heure.... mais un cousin! c'est malhon-
» nête!...—C'est l'ordre du bourgeois pour
» tous ceux qui viendront me voir. — Dia-
» ble! alors il n'y aura plus d'agrément!....
» C'est égal... On peut suivre les gens sans
» être sur leur dos.... pourvu qu'on vous
» voie.... on n'a pas besoin de vous enten-
» dre.—Certainement, je n'ai pas envie de
» vous entendre, dit Rongin. — Eh ben!
» alors, tenez-vous à une distance res-
» pectable! »

Catherine conduit son cousin sous un bosquet de lilas, où est un banc de gazon, sur lequel elle s'assied près du beau farinier; Rongin va se mettre à l'autre bout de l'allée, s'adosse à un arbre, et tire son livre de sa poche. Quoiqu'il soit à soixante pas du bosquet, il peut voir ce qui s'y passe; mais il n'ose pas lever le nez, de crainte que cela n'offense M. Bertrand qui ne paraît pas endurant, et il feuillette son livre avec colère, en se disant : « Ma con-

» dition devient insupportable....; elle de-
» vient même dangereuse.... il faut que je
» cherche une autre place.... On pourrait
» me faire faire ce métier-là fort long-
» temps.... Que sait-on ? Monsieur est ca-
» pable de faire téter son fils jusqu'à quatre
» ans... Et cette scélérate de nourrice qui
» reçoit des cousins....; elle me fait l'effet
» d'être furieusement coquette.... Qu'est-
» ce qu'ils font donc sous le bosquet!....
» Il me semble que je n'en vois plus qu'un...
» Après tout!... j'ai envie de les laisser li-
» bres.... Mais s'il arrivait un malheur....
» Monsieur qui m'a dit que j'en répon-
» dais!.... C'est affreux de donner de pa-
» reilles fonctions à un homme bien né! »

M. Rongin risque un œil; il voit que le farinier est seulement assis tout près de sa cousine, dont il presse la taille, et qu'il lui parle fort bas et d'un air très-animé.

Cependant Bertrand, qui n'aime pas les tête-à-tête à trois, fait sa visite beaucoup moins longue que Jean-Claude; il s'éloigne après avoir tendrement embrassé sa cou-

sine : ce que, cette fois, Rongin se garde bien de trouver mauvais.

Il n'y a pas une heure que le beau farinier a dit adieu à Catherine. Rongin, qui ne balaie plus sa cour, et ne veut plus aider à rien dans la maison, sous prétexte que la nourrice l'occupe assez, est allé se jeter dans son grand fauteuil, où il s'amuse à battre son chien pour passer sa colère sur quelque chose. La grille de la maison, qui n'est que poussée, roule encore sur ses gonds. Un homme fort, mais trapu, en veste et en pantalon d'un vieux velours olive, dont le visage et les mains sont de la couleur de ses souliers, entre dans la cour, en faisant tourner, dans sa main droite, un gros bâton de coudrier.

« Hohé! la maison!.... Madame Jean-
» Claude.... la belle fermière.... Hohé! les
» amis!... » s'écrie le nouveau venu en arpentant la cour dans tous les sens.

En entendant appeler madame Jean-Claude, Rongin se frappe le front avec désespoir ; mais comme le monsieur qui vient d'entrer

paraît jouer du bâton avec beaucoup de facilité, le concierge sort de sa loge, et va au devant du nouveau venu, qu'il n'a pas envie d'éconduire.

« Ah! v'là du monde.... Salut et considération.... C'est à l'endroit de madame Jean-Claude, de Basincourt, où je suis maréchal, à vot' service... Vous avez peut-être entendu parler de Lucas, surnommé le bâtoniste, parce que j'en joue assez joliment ?....

» — Je ne connais pas de bâtoniste, Monsieur, » répond sèchement Rongin.
« Que demandez-vous ? — Tiens... est-ce que je ne vous l'ai pas dit ? — Apparemment. — J'ai cru que je vous l'avais dit....
» Eh ben ! c'est madame Catherine Jean-Claude de Basincourt, dont j'ai celui d'être le compère, parce que j'ai tenu un de ses enfans... l'avant-dernier... Fanfan... celui qui a le nez un peu épaté comme moi. un bel enfant quoique ça... —
» Monsieur, je n'ai pas le temps de faire la conversation... D'ailleurs je ne cause

» qu'avec les gens que je... Enfin, vous
» voulez voir la nourrice n'est-ce pas?....
» — Justement, la nourrice du petit de
» not' bourgeois, ma commère Catherine, à
» qui je viens faire mon compliment de
» condoléance à l'occasion de c'te place
» qu'elle a ici. »

Rongin ne répond rien. Il va à sa loge, y prend son volume, donne un coup de pied à son chien pour qu'il reste sous une table, puis revient vers Lucas, auquel il dit d'un ton sec : « Suivez-moi, Monsieur. » Et le maréchal le suit, en se disant : « Est-ce que ce domestique-là serait le bourgeois, par hasard?... »

Catherine était dans son pavillon, et allaitait son petit Adam, lorsque Rongin ouvre la porte, et introduit le maréchal qui n'entre qu'après avoir fait de profondes salutations au concierge.

« Tiens !... c'est le compère, s'écrie
» Catherine.

» — Moi-même, ma commère. Voulez-vous bien permettre?... »

M. Lucas va embrasser la nourrice, qui se laisse faire de très-bonne grâce, et Rongin s'assied dans un coin de la chambre en disant : « Voilà une femme qui se fait terriblement embrasser!... »

M. Lucas, surpris de voir Rongin s'asseoir, et tirer un livre de sa poche n'ose pas prendre un siège, et dit à l'oreille de sa commère :

« Est-ce que c'est le bourgeois de la maison ? — Eh non ! ce n'est que le portier !
» — Pourquoi donc qu'il s'asseyait-là sans gêne, et sans qu'on l'invite ? — Ah !
» dame... parce qu'il est chargé de répondre de ma vertu... C'est pour ça qu'il n' me perd pas de vue quand il me vient
» une visite de votre sesque. — Ah ! c'te bêtise !... C'est pour rire que vous dites
» ça, commère ? — Non vraiment!... ça n'est que trop vrai... Je dis ça... c'est pas
» pour l'histoire de la chose... mais c'est que je trouve que c'est offensant pour
» une femme de se voir suspecter ainsi ! —
» Il est certain qu'alors... il n'y a plus de

» drôlerie dans la société. — C'est égal ;
» comme ici not' sentinelle entendrait tout
» ce que nous dirions, nous allons lui faire
» une niche... — Ah ! va pour une niche !
» Vous savez que c'est mon fort, commère.
» J'en ai fait d' fameuses à votre mari!...
» Oh ! oh ! oh !... »

Catherine se lève, prend son nourrisson dans ses bras, et dit au maréchal : « Ve-
» nez promener dans le jardin, compère,
» ça vous amusera plus que de rester dans
» c'te chambre. »

Lucas sort du pavillon avec Catherine ; et Rongin les suit, en se disant : « Cette idée,
» d'aller dans le jardin... je ne pourrai pas
» même lire tranquillement!... »

Rongin espère que madame Jean-Claude s'assiéra quelque part avec son compère, et qu'alors il pourra en faire autant. Mais la nourrice se promène avec M. Lucas dans toutes les parties du jardin, en sorte que, malgré son envie de s'asseoir et de lire, Rongin est obligé de marcher toujours.

Depuis trois quarts d'heure, la nourrice

et son compère continuent le même manège. Rongin n'en peut plus, ses jambes rentrent sous lui ; il est furieux, et, pour augmenter son dépit, il entend presque continuellement le compère et la commère rire aux éclats. Il y a des momens où Rongin a envie de leur crier de s'arrêter, mais M. Lucas a toujours son gros bâton à la main, et le concierge a présent à la mémoire sa scène avec le farinier.

Rongin vient de s'adosser à un arbre ; il est prêt à laisser aller la nourrice avec son compère, au risque de ce qui pourra en arriver, lorsque le bruit d'une embrassade arrive à ses oreilles. C'est le maréchal qui vient de prendre congé de Catherine, et qui passe d'un air goguenard devant le concierge, tandis que la nourrice lui crie :
« Vous reviendrez me voir : n'est-ce pas,
» compère ? — Oui, commère ; à c't' heure
» que je sais le chemin, j'en userai, avec
« vot' permission. »

Rongin se contente de se mordre les lèvres, il se promet de faire un rapport à son

maître sur ce qui s'est passé dans la journée; il espère qu'on ne souffrira pas que la nourrice reçoive plusieurs visites par jour. Mais le concierge est encore trompé dans son attente. Après avoir entendu le récit de Rongin, M. Adrien lui dit : « Est-ce que » Catherine et ceux qui viennent la voir se » sont soustraits à vos regards? — Non, » Monsieur, mais on a chuchoté... on s'est » parlé bas... et on riait... on riait d'une » manière très-inconvenante..... — Je suis » bien aise que la nourrice de mon fils soit » gaie, M. Rongin; la gaîté entretient la » santé... Catherine avait l'habitude de voir » ses connaissances; si elle ne les voyait » plus, elle s'ennuierait... l'ennui amène- » rait la maladie... son lait pourrait péri- » cliter; tandis que, si ses connaissances la » font rire, cela ne peut que lui faire du » bien. — Alors, Monsieur, elle doit avoir » une superbe santé!..... — Vous-même, » M. Rongin, vous devriez, le soir, tâcher » de la faire rire aussi...—Moi, Monsieur!.. » — Oui, sans doute..... Quand les soirées

» deviendront plus longues, vous pourrez
» lui faire quelque lecture amusante..... —
» Monsieur, je ne suis pas entré ici pour...
» — Il me semble que vous aimez beau-
» coup la lecture, M. Rongin; car je vous
» vois souvent un livre à la main. — Oui,
» Monsieur, quand on a reçu de l'éduca-
» tion, et qu'on est bien né, on aime à se
» repaître d'instruction. — Que lisez-vous,
» M. Rongin? — Monsieur, je lis des ro-
» mans traduits de l'anglais... les *Visions*
» *du château des Pyrénées*, les *Mystères*
» *d'Udolphe*.... C'est superbe!.... Cela fait
» frémir!.. Cela fait dresser les cheveux sur
» la tête... — Fi donc, M. Rongin! mau-
» vaise lecture que cela... D'ailleurs je ne
» veux pas que vous fassiez frémir la nour-
» rice... Je vous procurerai les *Contes de la*
» *mère l'Oie*, ça l'amusera, ce sera plus à
» sa portée... — Comment, Monsieur! vous
» voulez que moi, nourri dans les bonnes
» études, et qui, sans la révolution, occu-
» perais quelque emploi *conséquent*, que je
» lise la *Mère l'Oie*..... A mon âge?.... —

» Pourquoi pas, M. Rongin ?... Vous ne
» vous souvenez donc pas que *Lafontaine* a
» dit :

» Si Peau-d'Ane m'était conté,
» J'y prendrais un plaisir extrême ?...

» Je vous achèterai *la Mère l'Oie*. »

M. Adrien a tourné le dos à son concierge. Quand son maître est éloigné, Rongin donne un grand coup de pied dans un myrte favori de madame, en disant :
« Je suis dans une famille d'imbéciles !....
» Qu'est-ce qu'il me chante, avec sa Peau-
» d'Ane et son Lafontaine ?... Est-ce que je
» connais ces gens-là ?.. Je gage que ce sont
» des révolutionnaires.... Me faire lire la
» *Mère l'Oie* !... pour amuser une nour-
» rice.... La faire rire pour que son lait
» soit bon... Ah ! si je pouvais le faire tour-
» ner, son lait !... Que l'homme comme il
» faut est à plaindre d'avoir besoin de man-
» ger !.. Patience ! J'ai idée que cette nour-
» rice-là fera des siennes.... Oui, mais si

» elle en fait on me fera payer les pots
» cassés.. On dira peut-être que c'est moi
« qui.... Vraiment, cela devient par trop
» fort. »

La journée du lendemain s'est écoulée plus tranquillement pour Rongin. Il n'est venu aucune visite pour la nourrice, et le concierge se flatte que la soirée se passera de même ; mais, sur les cinq heures, au moment où M. Rongin se dispose à dîner, Jean-Claude entre dans la cour en donnant la main à Nicolas, l'aîné de ses enfans.

Le fermier salue le concierge, et se dirige vers le vestibule avec son fils, en se contentant de dire : « Bonjour, Monsieur ;
» j'allons voir not' femme.

» — Jolie heure ! pour venir voir votre
» femme ! » s'écrie Rongin en quittant sa table, et prenant un morceau sur son pouce. « Vous voyez bien que j'allais dî-
» ner... et vous savez qu'il faut que je vous
» accompagne... Est-ce que vous ne pour-
» riez pas venir le matin ?.. — Ah ! dam !

» Monsieur, le matin j'avons tant de be-
» sogne ; au lieu qu'à c't' heure on est pus
» libre... — C'est ça ; et moi je ne serai plus
» libre de dîner. »

Rongin a pourtant suivi Jean-Claude, qui trouve sa femme dans son pavillon. Nicolas embrasse sa mère, puis va jouer dans le jardin, où il s'amuse mieux que dans une chambre. Le concierge s'est assis contre la fenêtre, où il mange, tout en bougonnant. Catherine propose à son mari d'aller se promener ; mais Jean-Claude aime mieux se reposer. Il s'assied près de sa femme, et la conversation s'engage.

Quand, au lieu d'être ensemble toute la journée, on ne se voit plus que rarement, on trouve mille choses à se dire ; c'est ce qui arrive aux deux époux, qui sont tout surpris de ne plus bâiller l'un devant l'autre, comme cela leur arrivait auparavant. Et, quoique Rongin répète toutes les cinq minutes : « M. Jean-Claude, je n'ai pas » encore dîné, » les paysans continuent de bavarder.

Pour tuer le temps, Rongin s'est levé; il regarde par la fenêtre, et aperçoit Nicolas, qui est monté sur un abricotier; dont il a déjà cassé deux branches. « Bon! se » dit le concierge, qu'il casse les arbres; » qu'il mange les fruits... Tant mieux!.... » Plus ces gens-là feront de sottises, plus » j'aurai l'espoir d'en être débarrassé... » Je voudrais voir ce petit drôle-là casser » tous les carreaux de la maison.... Si j'o- » sais, je les casserais moi-même, et je » dirais que c'est lui. »

Tout en regardant Nicolas, Rongin a fort bien entendu que les époux s'embrassaient; mais il ne s'est pas retourné il s'est dit : « Puisque Monsieur veut qu'on em- » brasse sa nourrice et qu'on la fasse rire,.. » il est servi à souhait! »

Cependant, las de regarder dans le jardin, le concierge va reprendre sa chaise. Il s'aperçoit alors que madame Jean-Claude est assise sur les genoux de son mari.

Rongin devient violet. « Qu'est-ce que » cela signifie? » s'écrie-t-il en s'approchant des villageois.

« Quoi ? » dit Catherine sans se déranger et en regardant Rongin en riant.

» — Oui, quoi ? » dit à son tour Jean-Claude en continuant de faire sauter sa femme sur ses genoux.

» — Comment ! quoi ?... Quelle est cette position que vous prenez pendant que je regarde à la fenêtre ? Pourquoi n'êtes-vous pas restés chacun à votre place !....

» — Ah ben !.... v'là une autre bêtise à présent, dit Catherine ; n'allez-vous pas me faire un crime de ce que je m'asseys sur les genoux de mon homme ?... Comme s'il y avait du mal à c' qui m' fasse sauter... Ça m'amuse, moi... Fais-moi sauter, Jean - Claude. Tiens, not' maître a dit qu'il nous permettait des caresses innocentes. Si on écoutait M. le portier, faudrait rester comme les *estates* de la cour.... Ah ben ! l' pus sou-vent !.... »

Rongin ne dit plus rien ; il se contente de marcher de long en large dans la chambre, sans ôter les yeux de dessus les deux

époux. Mais , lorsqu'enfin Jean-Claude est parti avec le petit Nicolas , Rongin se rend près de M. Adrien , et l'aborde d'un air pénétré.

« Monsieur , dit le concierge , quoique
» vous montriez peu de confiance dans mes
» rapports , je crois de mon devoir de vous
» en faire encore un. — Parlez , Rongin.
» — Jean-Claude est venu voir sa femme
» tout-à-l'heure..... car , Dieu merci ! la
» nourrice reçoit plus 'de visites que Mon-
» sieur. — Après , Rongin. — J'ai suivi
» Jean-Claude , comme Monsieur l'exige....
» Eh bien ! Monsieur , croyez-vous que de-
» vant moi , en ma présence ?... — Achevez ,
» Rongin... Catherine a osé s'asseoir sur les
» genoux de son mari , qui l'a fait sauter fort
» long-temps. »

M. Adrien a visité sa tabatière ; après avoir prisé , il dit : « Vous n'avez pas vu
» autre chose ?... — Autre chose !... Qu'est-
» ce que Monsieur veut donc que je voie....
» O temps ! ô mœurs !... — Apprenez , Ron-
» gin , que tous les jours un mari peut

» prendre sa femme sur ses genoux, sans
» que cela tire à conséquence..... Il n'y a
» même pas besoin d'être marié pour cela...
» Vous ne connaissez donc pas les jeux
» innocens ? le colin-maillard assis ?... Vrai-
» ment, mon pauvre Rongin, vous vous
» tourmentez à tort, vous êtes trop vétil-
» leux !.... Si Jean-Claude fait sauter sa
» femme sur ses genoux, c'est pour rire,
» pour plaisanter ; et, comme je vous l'ai
» déjà dit, je suis bien aise que la nourrice
» soit gaie.

» — C'est différent, Monsieur, » répond
Rongin. Et il regagne sa loge en se disant :
» Que la peste m'étouffe si je te fais encore
» un rapport..... Nous verrons quelles se-
» ront les suites de ces petites sauteries-là. »

CHAPITRE VI.

Utilité des tabatières.

LE temps s'est écoulé, et, tout en murmurant, tout en se plaignant de sa condition, Rongin a continué de surveiller la nourrice; car il s'aperçoit que chaque jour sa surveillance devient plus importune à Catherine, et c'est une raison pour qu'il soit plus vigilant que jamais.

Jean-Claude vient au moins deux fois par semaine rendre visite à sa femme. Le fermier est habitué à la compagnie du concierge, quelquefois même il lui apporte une galette, ou un flan fait à la ferme. Ces manières ont adouci l'humeur de Rongin, qui, tout en mangeant le flan ou la

se fût promis de n'en rien faire et de quitter plutôt sa place. Mais que de choses on se promet et que l'on ne tient pas ! Combien d'hommes reculent devant leurs résolutions ! A quoi bon toutes ces fausses bravades ? tous ces sermens de conduite à venir ?..... Pouvons-nous répondre des événemens, pouvons-nous même répondre de nous ?

Les deux cousins viennent bien. Le petit Edmond est moins gros, moins fort que le nourrisson de Catherine, mais si le lait de sa mère ne lui donne pas d'aussi vives couleurs que celui de la fermière, les soins qu'il reçoit le préservent de mille accidens funestes à l'enfance, et cela vaut bien quelques pelottes de graisse.

M. Adrien est fier quand il tient son gros poupard dans ses bras. Lorsqu'il regarde le fils de son frère il sourit d'un air moqueur, et dit : « Le mien n'est pas mince et délicat » comme cela !... » M. Rémonville lui répond : « Mon fils se porte bien, c'est tout » ce qu'il faut. — Je ne conseille pas à votre

» petit Edmond de lutter avec Adam. —
» J'espère que mon fils ne se battra pas à
» coups de poings. »

Huit mois se sont écoulés depuis la naissance des deux garçons. Les beaux jours sont revenus ; mais le farinier et le compère ne font que de rares visites à la nourrice. Cependant Catherine, qui ne riait plus, Catherine qui semblait chaque jour plus chagrine d'avoir quitté sa ferme, et qui parlait même quelquefois d'y retourner, ce qui était tout l'espoir de Rongin, Catherine a de nouveau repris sa bonne humeur, elle est redevenue gaie, joyeuse comme autrefois, et elle recommence à rire au nez du concierge.

Celui-ci ne sait à quoi attribuer ce changement qui renverse ses espérances. Il redouble de vigilance : la nourrice ne reçoit aucune visite sans qu'il soit présent ; il ne regarde même plus à la fenêtre, de crainte qu'il ne se passe quelque chose d'inconvenant derrière son dos. Mais Catherine ne cherche plus à prolonger les visites qu'on

» maison, parce que je sommes presque
» toujours seule, ét que je m'ennuie. —
» Ah ben! si vous l' permettez, tous les
» soirs quand j'aurons fini mon ouvrage,
» j' viendrons vous trouver, et nous *jous-*
» *serons* ensemble. — Ben volontiers....
» Pardi! nous aurions dû commencer plus
» tôt. »

François est exact à tenir sa promesse. Chaque soir il vient trouver Catherine; c'est ordinairement l'heure où le petit Adam repose; la nourrice en profite pour aller dans le jardin avec François, et c'est depuis que madame Jean-Claude *jousse* avec le jardinier, que sa gaîté est revenue.

Mais Rongin, qui a pris l'habitude de surveiller Catherine quand elle reçoit des visites, pense qu'il ne ferait peut-être pas mal de l'épier aussi quand on la croit seule; le concierge donnerait un de ses romans d'Anne Radeliff pour trouver la nourrice en faute; il présume qu'alors on en prendrait une autre, et comme toutes les nourrices ne sont pas jolies, il se flatte qu'une

laide ne recevrait personne, et qu'il pourrait reprendre sa douce existence d'autrefois.

Voilà donc le concierge qui, après avoir été espion par force, le devient volontairement. On se forme à tout.

Et M. Rongin va rôder dans le jardin, autour du pavillon de la nourrice; se cachant derrière un arbre ou un buisson, dès qu'il entend parler ou marcher, tout en murmurant : « Faut-il qu'avec mon éducation, je sois obligé de moucharder!.... »
« C'est cette maudite nourrice qui en est cause!... Je ne serai heureux que si je parviens à la faire chasser. »

Rongin ne tarde pas à s'apercevoir que François vient fort souvent près du pavillon; quand Catherine est à sa fenêtre, le jardinier lui sourit, et la nourrice lui rend ce sourire d'une façon très-familière. Un soir enfin, le concierge aperçoit Catherine et François se promenant dans une allée bien sombre, il entend rire madame Jean-Claude, il croit voir que François lui presse la taille

galette , daigne faire la conversation avec Jean-Claude, auquel il parle politique; et le paysan l'écoute d'un air respectueux et sans oser l'interrompre, quoiqu'il ne comprenne pas un mot à ce que le concierge lui dit.

Mais ces conversations n'amuse pas Catherine; il en résulte que les visites de son mari ne lui procurent plus que de faibles distractions. Celles de Bertrand et de Lucas, qui ne causent jamais avec Rongin, lui sont bien plus agréables. Mais le farinier et le maréchal ne s'habituent pas à avoir sans cesse un surveillant derrière eux; leurs visites deviennent plus éloignées, plus courtes; la pauvre Catherine ne rit plus aussi souvent qu'autrefois, et Rongin en est enchanté, parce qu'il se flatte que la paysanne abandonnera son emploi.

L'intérêt, si puissant sur les paysans quoique ce soient des gens de la nature, l'intérêt retient Catherine près de son nourrisson. M. Tourterelle voudrait bien distraire la jolie fermière; mais depuis que madame Adrien n'est plus retenue dans sa

chambre, il devient fort difficile à l'ami de la maison d'aller faire l'aimable près de la nourrice. La langoureuse Céleste aime qu'on lui fasse la cour ; M. Tourterelle n'est pas un petit maître bien léger, bien svelte ; mais il est aux petits soins, il est assidu et galant près de madame. Il lui parle mode, toilettes..... C'est un sujet de conversation si intéressant pour une femme coquette ! et M. Adrien ne sait plus parler à sa femme que plan d'éducation, jeux gymnastiques ou instinct animal. Madame aime mieux se promener en s'appuyant sur le bras de M. Tourterelle, qui lui lit le *Journal des Modes*, qu'en écoutant son mari, qui lui explique comment il veut faire de son fils un Milon de Crotone ; et quand madame se promène dans son jardin, ce n'est jamais du côté du pavillon de la nourrice qu'elle dirige ses pas, parce qu'elle pourrait entendre son fils crier et que cela lui ferait mal aux nerfs.

L'hiver est venu, et Rongin a lu à Catherine les *Contes de la Mère l'Oie*, quoiqu'il

et le concierge se frotte les mains en se disant : « Bon.... bon.... voilà ce dont je me » doutais... une intrigue.... Pauvre Jean- » Claude!... qui a mis sa femme ici pour » être plus tranquille!... C'est bien la peine » de me la faire épier le jour pour que le » soir... Ah! M. François, vous en contez » à la nourrice... Je me suis toujours méfié » de ce garçon-là.... il n'avait aucun respect » pour moi. »

François et Catherine ont continué de marcher, ils entrent dans un quinconce très-épais et s'y asseyent. Le concierge les a suivis de loin, il écarte le feuillage en faisant le moins de bruit possible, pour tâcher de voir ce que font les deux causeurs; il ne voit pas bien distinctement, parce que l'endroit est couvert; mais il saisit de temps à autre quelques mots d'une conversation qui paraît être très-animée et qui dure assez long-temps. Rongin a la patience d'attendre qu'elle finisse; il voit alors Catherine s'éloigner d'un côté et François d'un autre en murmurant tout bas : « A » demain. »

Rongin quitte alors sa cachette, il se dirige vers la maison en se disant : « Allons » faire mon rapport; je me flatte que cette » fois on y aura égard. »

Cependant , au moment d'entrer chez son maître, le concierge s'arrête et se dit : « Monsieur serait capable de prétendre encore que je me suis trompé... Pour le conc vaincre il vaut mieux qu'il voie par ses » yeux... On s'est donné rendez-vous... pour » demain... attendons à demain. »

La journée du lendemain s'écoule lentement au gré du concierge, quoiqu'il savoure d'avance le plaisir qu'il éprouvera le soir en se vengeant de Catherine; si la vengeance est le plaisir des dieux, il paraît qu'elle est aussi celui des portiers; je crois même le proverbe faux : il y a plus de fiel dans la basse classe que parmi les gens bien élevés, et c'est nous donner une triste idée des habitans de l'Olympe que de nous les montrer comme très-rancuniers.

Enfin l'heure est arrivée. M. Rongin quitte doucement sa cour : il rabat sur ses

yeux la visière de sa casquette, croyant peut-être que cela le rend invisible, et se glisse dans le jardin ; il passe près du pavillon de la nourrice, la fenêtre est entr'ouverte ; il regarde... personne dans la chambre que l'enfant qui dort dans son berceau.

« Elle est déjà au rendez-vous, » se dit Rongin ; et aussitôt il arpente le jardin et se rend au quinconce. En approchant des arbres touffus, il marche à pas de loup et retient sa respiration ; bientôt il voit remuer le feuillage et entend chuchoter.

« Ils y sont » se dit Rongin, et là-dessus, le voilà, retrouvant la légèreté de son adolescence, qui court vers la maison et pénètre dans le petit salon du rez-de-chaussée où il trouve M. Adrien commentant l'*Emile* de Rousseau.

« Qu'est-ce que c'est ? » dit M. Adrien en quittant avec humeur son livre... « Ah!... » c'est vous, Rongin... Que voulez-vous?... » Vous êtes en sueur... c'est donc quelque chose de bien pressé ? »

Après avoir repris sa respiration, Rongin répond enfin : « Oui, monsieur... Ouf ! Il » est vrai que je n'avais jamais couru ainsi, » depuis la révolution... Monsieur, j'ai à » vous apprendre des choses.... — Encore » un rapport, Rongin ; et contre Catherine, » je gage !... Vraiment, je ne sais quelle » ani-mosité vous excite contre cette villa- » geoise... Mais mon Adam est très-bien por- » tant, et je vous déclare... — Monsieur, » cette fois-ci je vous ferai voir.... vous » n'en croirez que vos yeux..... Écoutez » donc, monsieur : vous m'avez donné une » terrible responsabilité, veiller sur une » femme !... et après cela s'il arrive un mal- » heur vous me le mettrez sur le dos... Ça » ne serait cependant pas ma faute, mon- » sieur... Car enfin je ne suis avec Cathe- » rine que lors qu'il lui vient des visites du » dehors. Mais quand elle jase avec Fran- » çois, quand elle se promène avec lui à » la brune, quand ils s'asseyent dans le plus » épais du quinconce... quand ils se pin- » cent... quand ils...—Que dites-vous, Ron-

» gin?... François mon jardinier... dans ma
» propre maison... Un de mes serviteurs ose-
» raît.... — Il ose; Oui, monsieur, c'est
» ce dont je suis certain, et si vous voulez
» vous en assurer par vous-même, ayez *celui*
» de me suivre... — Ils sont au même en-
» droit et dans le quinconce... c'est le lieu de
» leur rendez-vous ordinaire... nous pour-
» rons les surprendre. — Pardieu! je suis
» curieux de voir cela. »

M. Adrien prend sa tabatière et suit le concierge, qui s'avance avec cet air de confiance que donne la certitude du succès; cependant, en approchant du quinconce, Rongin ralentit le pas et marche sur la pointe du pied pour ne faire aucun bruit. M. Adrien imite son domestique, et ces messieurs arrivent ainsi tout contre les arbres épais qui entourent le banc de verdure; ils s'arrêtent alors, et Rongin dit bien bas à son maître :

« Ils sont là.... je viens encore d'entendre soupirer.... — Ah!.... ils ont soupiré,
» Rongin ?—Oui, monsieur... Maintenant,

» si vous m'en croyez, il faut nous présen-
» ter brusquement. — Un moment, Ron-
» gin. Diable!.... réfléchissons d'abord : il y
» a deux partis à prendre, à la rigueur il y
» en aurait même trois : nous pourrions les
» attendre.... nous pourrions tâcher de les
» voir.... ou nous pouvons fondre sur eux
» comme la foudre.... Il s'agit de savoir le-
» quel de ces trois moyens il est plus con-
» venable d'employer. »

M. Adrien tire alors sa tabatière, proba-
blement pour tâcher d'y puiser une heu-
reuse inspiration ; en s'ouvrant, la mau-
dite boîte fait son bruit accoutumé, au grand
désespoir du concierge, qui murmure :
» C'est bien la peine de prendre des pré-
» cautions ! » mais M. Adrien ne fait pas
attention à cela. Après avoir bien joué de
la trompette avec sa tabatière ; il s'écrie :
» Décidément, il faut les surprendre brus-
» quement ! »

Aussitôt M. Adrien fait le tour des ar-
bres, trouve l'entrée du berceau, y péné-
tre suivi de Rongin, et voit devant lui....

la langoureuse Céleste et son ami Tourterelle, qui, quoique un peu troublés, sont assis à une distance fort respectueuse l'un de l'autre.

M. Adrien part d'un éclat de rire en s'écriant : Ma femme !.... » et Rongin frappe du pied en se disant : « Allons !.... c'est encore moi qui aurai eu tort !....

» Qu'est-ce donc, monsieur ?.... Qu'avez-vous à rire ? » demande madame d'une voix émue, tandis que Tourterelle murmure en regardant le gazon, « Ah ! c'est vous, » mon cher ami... nous prenions le frais » comme vous voyez....

» Ah ! ah ! ah !.... c'est trop drôle !.... » reprend M. Adrien. — Mais quoi donc, » monsieur ? — Figurez-vous, madame, » que je venais ici en tapinois, et guidé par » Rongin, qui m'assurait que je verrais.... » Ah ! ah ! ah ! — comment, monsieur !.... » que disait ce domestique ? — Il disait.... » parbleu ! il m'avait même assuré que nous » surprendrions *in flagrante delicto*.... — » Qui donc, s'il vous plaît ? — Catherine...

» la nourrice de notre fils, madame, avec
» François le jardinier. »

Madame paraît respirer plus à son aise, et l'ami Tourterelle commence à regarder autre chose que le gazon.

» Et sur quoi le concierge fondait-il ses
» accusations? dit madame Adrien.

» — Madame, « dit Rongin d'un air
confus, « madame doit savoir que je ne suis
» pas homme à dire une chose.... pour une
» autre... et que je n'étais pas élevé pour.....
» — Je ne vous demande pas où vous avez
» été élevé : pourquoi accusez-vous la nour-
» rice? — C'est que je l'ai guettée, je l'ai
» suivie depuis quelques mois, et j'ai vu
» que...—Taisez-vous, monsieur, je suis cer-
» taine que vous rêvez!.. suspecter une
» femme mariée... Fi, monsieur, fi!.... C'est
» indigne, cela!....

» Il est certain, » dit Tourterelle en se
» levant, « que, quand il s'agit d'une
» femme mariée.... on ne doit jamais rien
» dire!...

» — D'ailleurs, reprend M. Adrien, voilà

» au moins le sixième rapport qu'il me fait
» contre cette femme... et sur des choses
» fort insignifiantes, dont il faisait des mons-
» tres... Je gage que c'est de même au-
» jourd'hui!...

» — Et pendant que vous épiez et que
» vous guettez cette bonne nourrice, dit
» Madame, qui est-ce qui garde notre mai-
» son, monsieur?....

» — Ma femme a raison, M. Rongin : hor-
» mis les visites des amis de Catherine que
» je vous ai dit d'accompagner, vous ne de-
» vriez jamais quitter votre porte.

» — Quand je suis venu, dit Tourterelle,
» la grille était ouverte, et il n'y avait
» personne dans la cour..... C'est très-
» imprudent..... quelque voleur pourrait
» s'introduire.

» — M. Rongin, que cela ne vous arrive
» plus, je vous en prie ; sinon je serai obligé
» de prendre un autre concierge. »

En disant cela, M. Adrien suit sa femme,
qui sort du quinconce avec Tourterelle.

Rongin reste quelques momens altéré ;
enfin il regagne sa loge, en murmurant :
» Ah !... sans la tabatière !.... »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. I. Les deux frères ; les deux naissances.	1
II. Le concierge Rongin.	25
III. La famille du fermier.	52
IV. Discussion.	77
V. Tribulations de Rongin.	95
VI. Utilité des tabatières.	132

FIN DE LA TABLE.

